

- III. **Jad Hatem, philosophe de l'absolu**
- IV. **Adonis: le poète en amour**
- VI. **Rosa Parks tient sa place**



- VII. **Shakespeare entre deux visions du monde**
- VII. **Interview de Waddah Charara**
- VIII. **À propos de la Bibliothèque nationale**



Édito

Libérez Carlos Ghosn !



« **L**e clou qui dépasse appelle le marteau », affirme un cynique proverbe japonais. Or Carlos Ghosn dépassait nettement la plupart des dirigeants nippons et indisposait ceux qui voyaient en lui le symbole de la mainmise de Renault sur Nissan – pourtant sauvée du naufrage grâce à sa stratégie et son action. Face à cette cabale orchestrée par un putschiste désireux de lui chercher des poux pour devenir calife à la place du calife, face à ce pitreux règlement de comptes comparable à un *Game of thrones made in Japan*, il incombe à la France – mais aussi au Liban, qui s'est déjà mobilisé sur le plan judiciaire comme sur le plan diplomatique – de frapper du poing sur la table et de réclamer que soit mis un terme à ce complot scandaleux. Question d'honneur, d'abord, puisqu'il s'agit du PDG de l'une des entreprises majeures du pays, subitement pris en otage par un procureur étranger; question de principe, ensuite, parce que la France qui se targue de défendre les libertés publiques ne saurait tolérer la procédure kafkaïenne et inique à laquelle est soumis ce ressortissant français à qui elle doit tant: l'arrestation prolongée de Carlos Ghosn, les conditions de son incarcération et les interrogatoires successifs sans l'assistance d'un avocat sont en effet contraires aux principes les plus élémentaires des droits de l'homme puisqu'ils bafouent, entre autres, la présomption d'innocence et les droits sacrés de la défense. Amnesty International et les Nations unies ont, à plusieurs reprises, appelé le Japon à abroger le système des *daiyo kangoku* (prisons de substitution), où les suspects peuvent être maintenus jusqu'à 23 jours en détention provisoire, sans avoir pleinement accès à un avocat, car il va à l'encontre des obligations incombant au Japon aux termes des traités internationaux. En 2012 déjà, Amnesty avait mentionné dans son rapport annuel qu'« il est plus que temps que le gouvernement japonais mette fin à de telles pratiques, s'il compte disposer d'un système judiciaire digne de ce nom. Des réformes capitales sont nécessaires pour que la procédure devienne conforme au droit international relatif aux droits humains ».

Quels que soient les griefs reprochés à Carlos Ghosn, ils ne justifient nullement le traitement qui lui est réservé – comparable à celui d'un dangereux terroriste. La justice n'est pas et ne peut pas être « une forme endimanchée de la vengeance », selon la formule de Stephen Hecquet; elle ne peut être instrumentalisée de la sorte. Si le Japon est une vraie démocratie, comme il le prétend, qu'il le prouve. Sinon, qu'il soit fermement condamné pour ses pratiques dignes de l'Inquisition et mis au rang des « États voyous ».

ALEXANDRE NAJJAR

Nicolas Mathieu: « Écrire, c'est faire la guerre au monde. »

Nicolas Mathieu, l'heureux lauréat du Goncourt 2018 pour son second roman *Leurs enfants après eux*, n'est pas tout à fait un inconnu puisque son précédent ouvrage, un polar intitulé *Aux animaux la guerre* avait déjà été très remarqué et adapté pour la télévision par Alain Tasma. Né en 1978 près d'Epinal, dans un quartier pavillonnaire et populaire, d'un père électro-mécanicien et d'une mère comptable, Mathieu ancre ses romans dans cet est désindustrialisé où les hauts-fourneaux se sont éteints, où la gangrène du chômage menace et où l'avenir ne ressemble à rien, à rien de radieux en tout cas. Or y survit de petits boulots et d'aides sociales, l'alcool y fait parfois des ravages, mais il y a quand même, ici comme partout ailleurs, l'envie d'aimer, l'énergie de désirer et la rage de vivre mieux. Surtout quand on est adolescent et qu'on commence sa vie dans un monde qui finit.

Roman réaliste écrit d'une plume à la fois précise et ample, *Leurs enfants après eux* raconte quatre étés dans la vie de ses héros, quatre tranches de vie situées entre 1992 et 1998. Il fait donc aussi le portrait de ces années 90, bornées par la chute du mur de Berlin et celle des tours de Manhattan, années charnières entre un monde qui s'achève et un autre qui peine encore à se dessiner. Entretien avec un écrivain heureux mais qui n'a pas encore tout à fait pris la mesure de ce qui lui arrive, ni de tout ce qui va changer pour lui avec ce prix Goncourt.

Le titre semble ancrer l'ouvrage dans une thématique de la transmission, puis on lit l'exergue et on comprend que ce n'est pas de cela qu'il s'agit, que ce serait même l'inverse, qu'il s'agit d'arracher à l'oubli ceux dont on n'a plus de souvenir.

Quand on se lance dans l'écriture, on se donne un cap et des modèles. Pour moi, ça a été *Louons maintenant les grands hommes* de James Agee, un livre d'anthropologie qui prend pour objet les métayers pauvres dans le sud des États-Unis au moment de la grande dépression. C'est à la fois un ouvrage superbement documenté et un poème épique, qui raconte des vies minuscules. Les quatre lignes tirées du « Siracide » (un des livres de l'Ancien Testament) que je cite en exergue et qui font écho à la démarche de Agee, ont été ma boussole. L'idée de fatalité qu'elles contiennent, mais aussi de destin social et d'éternel recommencement, m'a beaucoup accompagné. J'ai voulu moi aussi fixer ces vies qu'on dit petites au regard de l'histoire, en tentant de leur donner une dimension quasi mythique. Ce sont à la fois des vies de rien et des « statues » qu'on regarde en levant la tête.

Il y a dans votre roman une dimension clairement autobiographique. Aviez-vous le projet d'un roman prenant appui sur l'autobiographie ou cela s'est-il fait au fil de l'écriture ?

Cette dimension autobiographique existe en effet parce que j'appartiens moi-même à un milieu modeste, même s'il n'est pas vraiment celui du roman. Ma famille n'a pas été frappée par le chômage ou la crise, mais nous appartenions à la classe moyenne inférieure et la hantise du chômage était toujours là. Nous vivions donc dans une anxiété permanente. En outre, mes deux parents avaient arrêté leurs études très tôt,



© Joel Sager / AFP

à quatorze et seize ans, et nous subissions cette domination culturelle amplement décrite par la sociologie. Je partage donc avec mes héros une volonté d'arrachement à mon milieu d'origine. Comme eux, j'ai aussi fait l'expérience, durant mes années d'études universitaires, de mon appartenance à une classe sociale inférieure. J'en ai eu beaucoup de complexes. Contrairement aux étudiants issus de la grande ou moyenne bourgeoisie, non seulement je n'avais pas l'aisance financière qui était la leur, mais surtout je ne me sentais jamais à ma place. Je commettais des erreurs, des fautes de goût, je n'avais pas les codes. Proust parle beaucoup de ces couacs sociaux, de ces petites humiliations dues aux barrières sociales et j'en ai connu beaucoup.

Mais néanmoins, malgré cette proximité à vos personnages, très sensible dans certains passages de votre roman, vous n'aviez pas le désir de vous situer dans l'autobiographie ?

Non, pas directement. Disons que mon expérience personnelle m'a rendu particulièrement sensible à certains thèmes: les écarts sociaux, les humiliations qui en découlent, les situations où se jouent des fractures et des différences socio-culturelles marquées. J'ai sans doute un rapport de revanche face à ces situations vécues. Mais il y a aussi, du côté de l'autobiographie, la thématique des amours unilatérales qui a été le fil rouge, le motif central des mes années d'adolescence. Là encore, le thème est proustien: la jalousie, les amours non partagées, l'amour que l'on porte à quelqu'un qui ne le mérite pas... Vivre ces situations est quelque chose de violent, mais force à prendre conscience d'un certain nombre d'écarts et devient un outil d'éclaircissement du monde. Il y a

Prix Goncourt 2018

enfin les disparités sociales énormes entre Anthony et Stéphanie, non seulement parce que ses parents à elle ont de l'argent, mais surtout parce qu'ils ont de l'ambition pour elle, ils la poussent, alors que pour les parents d'Anthony, chacun doit rester à sa place. J'ai moi-même subi cette injonction paradoxale de mon éducation où mes parents avaient envie que je réussisse mais en même temps m'enjoignaient de rester à ma place.

Vous avez cité Proust à deux reprises, mais l'auteur auquel on pense beaucoup en vous écoutant est Annie Ernaux.

Oui, bien sûr. Lire Annie Ernaux a été un cap majeur dans mon écriture et dans le cheminement qui a permis le dévoilement de mes propres hontes. J'avais vingt-cinq ans et en la lisant, je me disais sans cesse, oui, c'est tellement ça! Elle décrit si bien la volonté farouche de marquer sa distance par rapport à son milieu d'origine et en même temps, le désir de rester du côté des siens. *Les Années* restitué avec tant d'exactitude la conjonction de l'intime et du collectif. Ernaux fait partie des grands chocs de mon existence. Mais je pourrais aussi citer *Les Choses* de Perec, autre façon de voir comment la littérature prend en compte les sciences sociales pour raconter le monde. Et Flaubert aussi, qui a été, bien avant que les sciences sociales ne se structurent de la façon que l'on sait, un immense observateur des rapports sociaux, tout en portant sur le monde son œil narquois, proprement jubilatoire.

Le roman est-il donc pour vous une façon efficace de décortiquer les mécanismes sociaux, de les rendre visibles, intelligibles ?

Oui, certainement, mais pas seulement. Le roman fait de même avec les mécanismes amoureux. Écrire, c'est faire la guerre au monde. Tout est mensonge, tout est falsifié, toujours et partout. Le roman permet d'approfondir notre compréhension du monde et nous rend moins sot, que ce soit par l'exercice de l'écriture ou par le biais de la lecture. Je ne prétends pas faire de roman à message ou de roman engagé, ni dire une vérité définitive sur le monde, mais atteindre par la grâce de l'écriture, une forme de compréhension qui rende le monde plus habitable. Le monde devient tolérable parce qu'on le comprend mieux.

Avez-vous le sentiment d'avoir fait un livre politique ? Je vous ai entendu déclarer que vous souhaitiez que M. Macron le lise...

Oui, c'est certainement un livre politique et à plus d'un titre. D'abord parce qu'il parle de lieux et de gens qui posent des problèmes d'une actualité brûlante. Ces gens se perçoivent comme les cocus de la mondialisation, ils appartiennent à des territoires qui vivent un deuil interminable par rapport à un passé jugé meilleur. Ils se sentent trahis, abandonnés, méprisés et ce mélange est explosif. Mais mon livre est aussi politique parce qu'il montre comment le « un » s'articule avec le « plusieurs », comment on fait pour vivre ensemble, comment on organise une langue commune et des usages communs. Vivre ensemble est à la fois indispensable et impossible. Cela se joue entre hommes et femmes, entre milieux sociaux différents; partout il s'agit de mieux

comprendre comment on fait une société. Enfin mon livre est politique par la langue qu'il emploie, une langue qui articule le populaire et le savant, le prosaïque et l'analytique. Cette langue est un entre-deux, elle lance des ponts entre des mondes. Mais ce n'est pas une posture ou un projet de ma part, c'est ainsi que je suis, c'est là où j'en suis avec la langue.

Vous avez choisi des périodes estivales pour faire le récit de ces moments de bascule dans la vie de vos héros. Pourquoi cela ?

Pour trois raisons: la première est que mon précédent roman était ancré dans l'hiver et que j'avais une envie de changement. La deuxième, plus importante, est que comme le roman devait porter une lourde charge de fatalisme, je voulais y mettre de la lumière. Enfin, il faut souligner que l'été est un moment privilégié de la circulation sociale: les corps sont dévêtus, le désir est plus fort et cet élan du désir permet de passer plus facilement les frontières entre des mondes habituellement séparés.

Votre roman est ancré dans la thématique des distances sociales, mais c'est aussi un roman sur le temps et ce qu'il fait aux hommes.

Oui, absolument, je dirais même que le temps qui passe est presque mon objet principal. Ici, comme dans tout roman d'apprentissage, je voulais interroger ce que le temps fait aux personnages, à leurs ambitions, mais aussi à leurs corps. Le temps qui passe, c'est « la mort au travail », pour reprendre cette belle formule de Cocteau; observer ce qui arrive aux corps au fil des ans faisait partie de mon projet. Mais ce qui sourd

de ce roman, ce n'est pas la nostalgie, c'est la mélancolie. Une immense mélancolie qui est le goût exact du temps qui passe, un sentiment tout à la fois douloureux et doux. J'ai également voulu travailler sur les ellipses: ce qui s'est passé et qu'on n'a pas vu, le hors-champ. Le hors-champ m'intéresse beaucoup. Entre les quatre étés que je raconte, il s'est passé beaucoup de choses dont on ne saura rien.

Les chapitres sont associés à des chansons. Est-ce pour apporter au roman une tonalité ludique ou est-ce plus que cela ?

Non, c'est plus que cela bien sûr. Ces chansons sont des marqueurs chronologiques, elles constituent la bande-son d'une époque. En outre les paroles de ces chansons correspondent très exactement à ce que vivent les adolescents dans les différents chapitres. Pour finir, je dirais que la noblesse des objets populaires est un motif qui m'intéresse beaucoup. Ces chansons, considérées comme mineures et dépréciées au regard d'une culture qui vise une plus noble transcendance, peuvent receler elles aussi une certaine noblesse, en fonction de qui les écoute et de ce qu'elles font éprouver au moment de l'écoute. La grandeur cachée des objets « ignobles » – au sens de non-nobles – est quelque chose à quoi beaucoup de sociologues ont réfléchi. Leur valeur collective, la façon dont elles encapsulent la mémoire de certaines époques, me touche beaucoup.

Propos recueillis par GEORGIA MAKHLOUF

LEURS ENFANTS APRÈS EUX de Nicolas Mathieu, Actes Sud, 2018, 430 p.

Une odyssée en plein cœur de notre histoire

Captivant, haletant.

En exclusivité à la **Librairie Antoine**

A. Antoine
www.antoineonline.com

Nabil Mallat
L'odyssée de Jean Malak
ROMAN
ÉCRITURE

Le point de vue de Dima Abdallah

Bethléem : d'une grotte et d'un palmier

Pour les chrétiens, la tradition de l'existence de la grotte de la Nativité et de sa vénération est très ancienne et dès le III^e siècle, Origène dit qu'on «montre à Bethléem la grotte dans laquelle il (Jésus) est né et dans



D.R.

cette grotte la crèche où il fut emmaillotté». Durant toute l'Antiquité tardive et le Moyen-âge, les pèlerins venus de partout dans le monde, attestent de l'existence et de l'importance de cette relique adorée et visitée, au-dessus de laquelle on a vu s'ériger très vite la basilique constantinienne, une des quatre premières églises de Palestine. L'Évangile ne dit rien de cette grotte mais la tradition chrétienne, depuis Origène et jusqu'à nos jours, où nous façonnons des petites grottes sous nos sapins, a inscrit cette relique comme élément inséparable de la Nativité et une des reliques les plus saintes pour les chrétiens. Quant au Coran, il consacre une sourate entière à Maryam (19) et la figure de Isa (Jésus) y occupe une grande place. La version coranique de la Nativité n'est pas bien différente de la version biblique: Marie, sans avoir eu de relations sexuelles, se fait annoncer la naissance de son fils qui sera le Messie (*al-Masih*). Le Coran ne précise pas qu'elle le mit au monde à Bethléem et se contente de dire qu'elle se retira en «un lieu éloigné». Par contre, il fait précéder la Nativité par l'épisode du «miracle du palmier»: Maryam ressentit les douleurs de l'enfantement alors qu'elle était près du tronc d'un palmier, «il» s'adressa alors à elle et lui dit de secouer le tronc du palmier pour que des dattes fraîches et mûres en tombent (XIX, 23-26).

C'est ainsi que les musulmans, en plus de la grotte de la Nativité, «inventent» leur propre relique à Bethléem. Ce ne sera pas seulement la même que celle des chrétiens, comme on a pu le voir ailleurs. Non, à Bethléem il y aura en plus une relique coranique, ce sera le palmier de Maryam, qui conceptualise la conception musulmane de la Nativité. C'est ainsi qu'au milieu du X^e siècle, les géographes Istakhri et Ibn Hawqal parlent de Bethléem en ces termes: «On dit que dans une église du village, il y a une branche du dattier dont Maryam a mangé. Cette relique est pieusement conservée par les habitants.» À la fin du X^e siècle, al-muqaddasi situe aussi à Bethléem un fameux palmier «qui fut un signe miraculeux pour Maryam car on ne voit guère de dattes fraîches en ce canton». Nasir al-Khusraw, au X^e siècle, rapporte une tradition, qu'on retrouve chez d'autres auteurs, selon

laquelle durant le voyage nocturne (*Isra'*) du Prophète avec Gabriel, il aurait reçu l'ordre de ce dernier d'aller prier en deux lieux sur le chemin de Jérusalem: le Mont Sinaï et Bethléem «où est né Isa». En 638, Eutychius (Ibn al-Batriq) rapporte que le calife Omar serait venu à Bethléem, fit sa prière dans l'abside méridionale qui se trouvait dans l'orientation de la Mecque et remit au patriarche «un acte en due forme aux termes duquel les musulmans ne devaient venir prier dans cet endroit qu'un par un sans s'y réunir en groupe». Cet épisode sera relaté par de nombreux auteurs et géographes arabes et influencera beaucoup les pèlerins musulmans qui voudront venir prier, non seulement là où Isa est né, là où se produisit le miracle du palmier, mais aussi là où le calife Omar est venu prier lui-même.

L'occupation arabe de la basilique de la Nativité n'a rien eu de violent. Non seulement l'église n'a subi aucun dégât, mais le calife lui-même a veillé à ce que les visites pieuses musulmanes ne dérangent en rien la communauté chrétienne et ses traditions liturgiques. Les musulmans, malgré l'importance qu'ils ont accordée à Bethléem, lieu de naissance d'al-Masih, lieu du miracle du palmier, lieu où le Prophète lui-même a prié, et lieu de l'abside d'Omar, n'ont pas confisqué l'endroit aux chrétiens. Ici, ils ne l'ont même pas partagé en deux, comme on peut le voir à bien des endroits de Syrie et de Palestine. Ils y ont seulement aménagé une abside en direction de la Mecque.

Nous sommes aujourd'hui si loin de cette cohabitation pacifique. Nous sommes si loin de l'Histoire, nous avons oublié. Or l'oubli est dangereux. Il faut nous rappeler et il faut parler. Aujourd'hui les musulmans ne se rendent plus à Bethléem pour prier. Chaque communauté s'agrippe à ses propres lieux saints, ceux qu'on a bien voulu lui «accorder», soucieuse de ne surtout pas concéder du terrain aux «autres». Souvenons-nous qu'un jour à Bethléem on a prié ensemble le même Dieu. Souvenons-nous d'une crèche, d'une grotte, d'un palmier et d'une petite abside. Racontons ses jolies histoires à nos enfants les soirs de décembre, quand il neige dehors et qu'on aime à raconter de jolies histoires. Alors peut-être que sous nos sapins, nous, croyants, athées et agnostiques de tous bords, qui fêtons Noël aujourd'hui, en plus d'une petite grotte, verrons-nous pousser un petit palmier.

Actu BD

La 46^e édition du Festival d'Angoulême
La 46^e édition du Festival international de la BD d'Angoulême se tiendra du 24 au 27 janvier 2019. Au programme, entre autres, une rétrospective consacrée à Batman (qui fête ses 80 ans) et à Milo Manara, et des expos dédiées à Jérémie Moreau, Bernadette Després (*Tom-Tom et Nana*), Richard Corben ou Taiyo Matsumoto.

La Pyramide de Ponzi
La Pyramide de Ponzi de Xavier Bétaucourt et Nathalie Ferlut-Delcourt, qui vient de paraître chez Delcourt, raconte l'histoire vraie de l'un des plus grands escrocs du XX^e siècle, Carlo Ponzi, venu de Parme jusqu'à Boston où il fit fortune en arnaquant les investisseurs naïfs.



Succès des derniers Lucky Luke et Blake & Mortimer
Un Cow-boy à Paris par le duo Achdé Jul, 80^e aventure de *Lucky Luke*, le fameux cow-boy créé par Morris, et le premier volume de *La Vallée des immortels* d'Yves Sente, Teun Berserik et Peter Van Dongen, dernière aventure de *Blake & Mortimer*, d'après les personnages d'Edgar P. Jacobs, caracolent actuellement en tête des meilleures ventes de livres en France.

Sheriff of Babylone
Sheriff of Babylone de Tom King et Mitch Gerads (Urban Comics) nous entraîne en 300 pages sur les traces de Chris, un instructeur militaire chargé de former, dans la Green Zone, la future police de Bagdad. Épaulé par Sofia, une jeune Irakienne élevée en Amérique, et par Nassir, un vétéran de la police de Saddam, il enquête sur la mort d'une de ses recrues, sans se douter qu'il s'engage ainsi dans une aventure dangereuse aux conséquences inattendues.



Distinctions



© Thierry Rambaud / IMA

Farouk Mardam Bey dans l'Ordre de la Légion d'honneur

C'est le 26 novembre, à l'IMA où il a longtemps travaillé, que l'éditeur et écrivain Farouk Mardam Bey a reçu la Légion d'honneur des mains d'Henry Laurens en présence d'une foule d'amis. Après le mot de Laurens, qui, avec affection et humour, a présenté le récipiendaire, en insistant sur son action à la Bibliothèque des lettres orientales et au sein de la *Revue d'études palestiniennes*, et sur son bilan exceptionnel aux éditions Sindbad/Aces Sud qui, grâce à lui, ont traduit en français de

centaines d'auteurs arabes. Prenant la parole, Farouk Mardam Bey a retracé son parcours et conclu son discours sur une belle réflexion sur l'identité: «*Je rends grâce à la succession de hasards qui m'ont fait vivre à la frontière de deux cultures, avec la même passion pour l'une et pour l'autre. Mon plus grand bonheur a toujours été de pouvoir traverser cette frontière en toute liberté, et dans les deux sens. En ce temps où, partout dans le monde, souffle un vent mauvais, où l'on brandit des identités exclusives et meurtrières, me revient souvent à l'esprit ce propos de Mahmoud Darwich*

dans La Trace du papillon: "L'identité est ce que nous léguons, pas ce que nous inventons, pas ce dont nous nous souvenons. L'identité est la corruption du miroir que nous devons briser quand notre image nous plaît!". Né dans une famille dont les origines lointaines remontent du côté paternel à la Bosnie, du côté maternel à la Turquie, je sais au moins que l'identité syrienne et arabe que j'ai héritée de mes parents est elle-même le résultat de multiples croisements. Je l'ai fidèlement assumée et j'ai choisi en outre de mon plein gré d'être français.»



D.R.

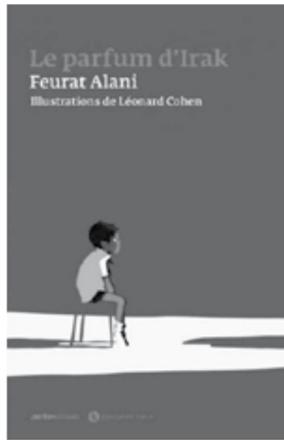
Zeina Abirached dans l'Ordre des arts et lettres

Notre collaboratrice Zeina Abirached, qui a à son actif plusieurs albums de BD remarquables, a reçu le 16 novembre 2018 les insignes de chevalier dans l'Ordre des arts et des lettres en présence de nombreux proches et amis. C'est l'académicien Amin Maalouf qui a remis la décoration à la récipiendaire qui a notamment déclaré dans son allocution: «*Au-delà du Liban et de la France, j'ai grandi dans le désir du lien avec l'Autre, dans sa différence et sa diversité, et dans la certitude que ce lien se ferait par le biais de l'écriture et cette langue universelle qu'est le dessin.*»

Bande dessinée

Irak, récit d'une vie en rêve

LE PARFUM D'IRAK de Feurat Alani et Léonard Cohen (illustrations), éditions Nova/Arte éditions, 2018, 176 p.



Né en 1980 de famille d'origine irakienne installée en France, c'est à travers des voyages d'enfance que Feurat Alani apprend à connaître l'Irak. Son père, exilé pour ses idées, tient à ce que ses enfants goûtent au pays et les confie, le temps de deux courts séjours, à leurs oncles et tantes restés en Irak.

Deux parenthèses de découverte d'un pays sur le point de s'effriter sous le poids de guerres successives, et qui marquent profondément le jeune Feurat. Sa vocation pour le journalisme prend racine ici, dans cet attachement qui rend d'autant plus insupportables les images de son pays meurtri vues de France, à travers un écran de télévision. Un tournant de sa vie se joue là, un passage en somme à l'âge adulte.

C'est également en réaction à la manière impersonnelle et chiffrée dont le sujet irakien est traité par les médias occidentaux lors de l'intervention américaine et les années chaotiques qui suivirent, que Feurat Alani prendra l'initiative de raconter «son» Irak dans le projet *Parfum d'Irak* et de revenir sur près de trente ans d'Histoire par le prisme autrement plus chaleureux de son expérience personnelle, d'enfant amoureux du pays de ses origines qui, par besoin

préserve l'instantanéité et joue sur la réactivité en direct du lecteur: le tweet.

Le long de tout un été, le voilà découpant ses souvenirs en 1000 tweets. Étrange mélange entre un récit muri, une expérience digérée et, au contraire, des phrases courtes qui semblent instinctives, ce texte hybride a le mérite de questionner à la fois la pratique du roman et l'écriture habituelle des réseaux sociaux. Si bien qu'après la salve initiale de tweets sur internet, l'idée de compiler le récit sous la forme d'un livre semblait s'imposer. C'est chose faite, sous le label Arte Éditions-Éditions Nova.

Le texte est accompagné d'illustrations de Léonard Cohen (un homonyme), jeux graphiques à l'esthétique lisse, qui pourraient à premier abord paraître quelque peu éloignés de la texture du texte. La portée sensorielle et affective de ces illustrations est autrement plus apparente dans la mini-série animée basée sur le texte de Feurat Alani, diffusée sur Arte, et dans laquelle elles vibrent d'une chaleur nouvelle.

De tweets en ligne à l'édition papier en passant par une version animée, le projet vaut autant pour le témoignage qu'il porte sur trente ans d'histoire mouvementée que pour l'expérience pluridisciplinaire qu'il propose.

RALPH DOUMIT

Meilleures ventes du mois à la librairie Antoine

Auteur	Titre	Éditions
1 Alexandre Najjar	HARRY ET FRANZ	Plon
2 Nabil Mallat	L'ODYSSÉE DE JEAN MALAK	Éditions Écriture
3 Fady Stephan	ARCHIVES DE SABLES ET DE VENT	Erick Bonnier
4 Diane Mazloum	L'ÂGE D'OR	JC Lattès
5 Alaa el-Aswani	J'AI COURU VERS LE NIL	Actes Sud/L'Orient des Livres
6 Ada Jreisati	OR LA VIE	L'Orient des Livres
7 Gilles Kepel	SORTIR DU CHAOS	Gallimard
8 Lina Zakhour	IMANE	Hémisphères
9 David Diop	FRÈRE D'ÂME	Seuil
10 Nicolas Mathieu	NOS ENFANTS APRÈS EUX	Actes Sud

Agenda

Le 62^e Salon du livre arabe et international de Beyrouth
Cette année, le Salon se tiendra du 6 au 17 décembre 2018 au Sea Side Arena (ancien Biel). Conférences, tables rondes et signatures auront lieu, comme chaque année, dans le cadre de cette manifestation.

Ahmad Beydoun et Joumana Haddad au Salon du livre
L'essayiste Ahmad Beydoun signera son livre *Fi sohbat al-'arabiya (En compagnie de la langue arabe)* au stand des éditions Dar al-Jadid au Salon du livre arabe et international de Beyrouth, le 7 décembre à partir de 17h. De son côté, Joumana Haddad signera son dernier livre *Bent el-kbiyyata (La Fille de la couturière)*, paru aux éditions Hachette Antoine, le 9 décembre de 18h30 à 21h30 au stand de la librairie au Salon (Sea Side Arena, ancien Biel).

Madame de Staël à l'USJ
L'USJ et l'ambassade de Suisse au Liban organisent les 14 et 15 décembre 2018 un colloque intitulé «*Germaine de Staël, un esprit libre*» qui accueillera plusieurs intervenants libanais et étrangers, dont Daniel Schulthess, François Rosset, Jad Hatem, Nicole Hatem, Ayse Yuva, Edmond Chidiac, Charbel Skaff, Simona Jisa et Isabelle Ghanem.

Actualité

Le prix Phénix 2018 à Fadi Comair
Le prix Phénix 2018 a été décerné au Salon du livre francophone de Beyrouth à *Hydrodiplomatie et nexus* (éditions Johanel) de Fadi Georges Comair, directeur général des ressources hydrauliques au ministère de l'Énergie et de l'Eau, et membre de l'Académie des sciences d'outre-mer. Sponsorisé par la Bank Audi, le prix sera remis au lauréat en janvier prochain.

Adieu à...

Daisy al-Amir
Romancière, poète et nouvelliste irakienne née en 1935, Daisy al-Amir vient de nous quitter. Elle est l'auteur de plusieurs ouvrages remarquables dont *Liste d'attente: les contes de l'aliénation d'une femme irakienne*, *La Maison arabe heureuse* et *Promesses à vendre*.

Stan Lee
Légende de la bande dessinée, scénariste, éditeur et producteur des comics du groupe Marvel, créateur de *Spiderman*, *Hulk*, *Thor*, *Iron Man*, *X Men* et *Daredevil*, Stan Lee vient de s'éteindre à l'âge de 95 ans.

Francophonie

La Rwandaise Louise Mushikiwabo à la tête de l'OIF



D.R.

La Rwandaise Louise Mushikiwabo, ministre des Affaires étrangères de son pays, a été nommée secrétaire générale de l'Organisation internationale de l'OIF à l'issue du Sommet d'Erevan. Elle succède à la Canadienne Michaëlle Jean.

Concours d'écriture
L'AUF et RFI lancent un nouveau concours, «*Le Prix des jeunes écritures*», ouvert à toute personne âgée de 18 à 29 ans étudiant dans un établissement membre de l'AUF. Il s'agit de rédiger un texte de 15 000 caractères maximum (espaces compris) avec pour incipit: «*Toute histoire commence un jour, quelque part...*» Dernier délai: 13 janvier 2019. Renseignements sur le site de l'AUF: www.auf.org

Jad Hatem, philosophe de l'absolu

Jad Hatem est sans doute l'un des meilleurs érudits libanais. Professeur de philosophie, de littérature et de sciences religieuses à l'Université Saint-Joseph depuis 1976, ancien chef de département de philosophie et directeur du Centre d'études Michel Henry au sein de l'USJ, rédacteur en chef de plusieurs revues philosophiques, dont *Alcinoé*, il est l'auteur d'une centaine de livres, dont... six en 2018! *L'Orient littéraire* l'a interrogé sur son parcours et ses sujets de prédilection.

Comment êtes-vous venu à la philosophie?

Ma passion pour la philosophie s'est développée à partir de la grande littérature, celle qui pose les questions essentielles; en me mettant ensuite à l'école des penseurs qui ont formalisé ces mêmes questions; enfin en les confrontant à l'expérience de la vie. Je prends aussi le terme de passion dans l'acception propre: on *subit* l'interrogation philosophique car l'existence est une immense question, demeurât-elle sans réponse et sans vérification assignable.

Deux questions ont requis mon attention: d'abord, celle du sens, la signification de toutes choses, qu'est-ce que l'être? Et en particulier: d'où nous venons, où nous allons? L'homme s'étonne de sa propre existence. Et ensuite celle du mal, le grand problème de la philosophie pratique: pourquoi y a-t-il de l'injustice et de la souffrance dans le monde et comment l'expliquer? Pourquoi existe ce qui ne devrait pas exister et qui fait tout tendre au néant? C'est le scandale qui m'a conduit à la philosophie et à la théologie et non l'étonnement (ou la stupeur) devant l'être. Scandale de l'incommunication entre l'humain et le divin, et des humains entre eux.

La question du mal menace la question du sens: quand on constate l'étendue du pouvoir de l'injustifiable maléfice de l'être, on se prend à craindre que le règne de l'absurde n'ait guère de limite. Avant d'envolopper des dogmes, la religion s'efforce d'apporter des réponses à ces interrogations. Ce faisant, elle aide grandement la philosophie, tout comme elle peut lui ériger des obstacles dès lors que celle-ci poursuit son enquête avec des méthodes rationnelles.

On trouve dans ma démarche et de la théologie et de la philosophie car elles s'impliquent mutuellement: la philosophie a sa propre méthode qui est rationnelle et la théologie prend appui sur la foi. L'une possède en toute lumière la plénitude du sens grâce à la révélation, alors que l'autre la cherche obscurément, s'étant confiée aux seules ressources de la raison. Dès lors qu'on pose un absolu placé en dehors de tout contrôle possible, on trace une ligne ascendante qu'on s'efforce de suivre car l'absolu ne prend pas la peine de descendre. Il ne se mêle pas aux



L'érudit Jad Hatem, professeur de philosophie, de littérature et de sciences religieuses à l'USJ, rédacteur en chef de plusieurs revues philosophiques, est aussi l'auteur d'une centaine de livres, dont... six en 2018! *L'Orient littéraire* l'a interrogé sur son parcours et ses sujets de prédilection.

choses sinon pour les transcender immédiatement.

Par quels philosophes avez-vous été influencé?

J'ai découvert très tôt Schelling sans avoir jamais eu un cours sur lui. Je crois être le premier à l'avoir enseigné au Liban. Mon enthousiasme pour son œuvre et particulièrement pour sa philosophie de la liberté ne s'est jamais démenti. Et d'ailleurs, c'est à lui que j'ai consacré le plus grand nombre de travaux. Ce n'est pas un hasard si ce penseur a réservé ses meilleures pensées à débrouiller le problème du mal dans son rapport à Dieu. L'autre grand philosophe auquel je suis resté fidèle depuis mes toutes premières lectures est Platon. Je reviens toujours à ses fortes intuitions et à partir de lui, je me suis mis à l'examen du néo-platonisme tant chez les Grecs que chez les Persans (Kirmani, Suhrawardi, Tusi...). Parmi les contemporains, j'ai eu la grande chance d'avoir deux maîtres qui ont su renouveler la face de la philosophie dans les domaines de l'éthique, Emmanuel Levinas, et de l'ontologie fondamentale, Michel Henry. S'ils ne s'accordent pas ensemble, ils trouvent le moyen de la faire en moi.

La mystique est omniprésente dans vos essais, notamment dans votre dernier livre où Sainte Thérèse d'Avila trouve sa place. Pourquoi cette approche?

Alors que la philosophie gagne les cimes par voie d'abstraction et que la théologie se fonde sur une foi,

la mystique présente cet avantage d'être expérimentale, grâce à quoi, elle appelle la comparaison par la vertu de son vécu. Dans mon livre intitulé *La Rosace*, j'ai essayé de montrer que les mystiques des diverses religions, à condition qu'ils soient de haut vol, convergent dans une même adhésion à l'absolu.

Dans cette optique, vous avez analysé, dans un essai paru en 1999, la mystique chez Gibran Khalil Gibran. Comment la définiriez-vous?

C'est précisément une mystique du dépassement des confessions (ou si vous préférez: des dénominations) religieuses. Elle passe par le christianisme, un grand moment, pour le dépasser vigoureusement. Nous avons affaire à une mystique bifurquée, qui va, d'un côté, vers l'attestation d'un absolu unique pour toutes les religions qui savent trouver leur accomplissement dans la mystique, et s'achemine, de l'autre, vers l'identification de Dieu avec l'humanité réconciliée avec elle-même. Par ce dernier trait, Gibran est bien le fils du XIX^e siècle européen dont l'historisme rabattit le divin sur la société parfaite suivant l'une ou l'autre forme de religion séculière, et par le premier, il hérite des acquis du Parlement des religions qui

s'est tenu à Chicago en 1893.

Vous êtes aussi poète. Y a-t-il une certaine continuité ou complémentarité entre poésie et philosophie? Le poète est-il ce visionnaire évoqué par Victor Hugo dans «Fonction du poète»? Ne craignez-vous pas que votre écriture littéraire soit trop philosophique ou hermétique par déformation professionnelle?

On peut prendre le terme de visionnaire dans deux acceptions. Soit perception de la réalité surnaturelle et, partant, possibilité de divination (ce qui est, dit Hugo, distinguer dans les flancs sombres des temps futurs le germe qui n'est pas éclo), soit mise en forme de la seule affectivité humaine. Dans les deux cas, c'est la faculté d'imaginer qui s'empare de la matière. Qu'il y ait des poètes qui se prennent pour des prophètes, pour ce qu'ils se sentent investis par une puissance à la fois supérieure et étrangère à leur simple nature, il y a Blake et Hugo pour l'attester. Ma contribution à l'écriture est bien plus modeste, soit que je mette en poésie ce vêtement bariolé de la divinité qu'est le monde, soit que j'exprime mes sentiments en particulier ceux sur qui le concept n'a pas de prise sans oser prétendre que mes poèmes sont, comme

disait Verdaguer des siens, le fidèle miroir du fond de mon âme.

De mon point de vue, il n'y a pas continuité entre mon écriture poétique et mon effort de pensée (lequel exclut toute sensibilité). Mais c'est le même individu qui dit ici et se dit là. Tout comme j'ai conçu en philosophie, en théologie et en science des religions, une christologie, je soupçonne souvent la figure du Christ dans mes poèmes, sans qu'elle n'y soit mise volontairement et explicitement. De quoi je ne fournis pas la clé. Si ma poésie est ou paraît hermétique, ce n'est nullement pour cause d'imprégnation spéculative. C'est pour les besoins de l'image poétique porteuse de plusieurs sens et sans doute aussi par un tic ou travers d'écriture qui affecte également ma prose: la brachylogie. J'use souvent de l'ellipse comme par exemple dans le vers suivant: «Le cœur a donné tous ses fruits./ Pourquoi vivace encore?»

Vous venez de publier *La Lune et ses sortilèges. Pourquoi ce recueil consacré à la lune, symbole de l'amour mais aussi symbole religieux?*

La lune est d'un riche symbolisme. Elle est l'astre de la rêverie romantique jouant un rôle central chez Jean-Paul Richter par exemple. Elle signifie aussi le féminin, et comme vous dites, l'amour, mais surtout une certaine forme de la divinité. Après avoir médité, dans un précédent recueil, sur le soleil (notamment de justice), je me suis tourné vers l'astre aux multiples phases au destin duquel président trois déesses: Artémis, Séléne et

Hécate correspondant à ses trois états. Elle est tantôt l'une, tantôt l'autre, et tantôt autre chose. Elle se prête avec complaisance à ces transformations. Dans un de mes essais, j'en fais l'expression de l'acte poétique. Et puis, qu'a donc la lune de plus que le soleil, pourtant l'astre impérial? Tout simplement, la nuit. Si je devais l'expliquer philosophiquement, cela m'entraînerait dans l'exploration de plusieurs mondes dont la poésie certes suggère l'existence mais qu'elle n'investit pas.

Vous avez la «boulimie» de l'écriture. Comment expliquer cette frénésie? Est-elle philosophique («Chaque mot écrit est une victoire contre la mort» affirmait Michel Butor)? La variété des sujets traités ne risque-t-elle pas de donner le sentiment d'un éparpillement ou pensez-vous qu'un fil conducteur relie toutes vos œuvres?

Si j'écris contre la mort, ce qui n'est pas impossible, ce n'est pas en pleine conscience et avec conviction. Bien que je la garde en point de mire, lui ai réservé une place de choix dans ma conception de l'acte poétique et lui ai consacré plusieurs chapitres dans un de mes essais dédiés à la poésie catalane, elle n'occupe pas le premier plan dans mes réflexions. Si peu disciple de Spinoza que je sois, j'ai du moins adopté sa sentence qui affirme que l'homme libre ne pense à rien moins qu'à la mort, et que sa sagesse est une méditation de la vie. Je ne fais pas mienne le mélancolique constat que même le beau doit périr. Je m'explique ma boulimie de l'écriture par la joie que j'éprouve à créer.

Ceci dit, je vous accorde volontiers que ma production puisse donner le sentiment d'un éparpillement en l'absence d'une forte articulation qui en relie les composantes. Toutefois, pour peu qu'on l'enveloppe sous un même regard, on observe, me semble-t-il, un certain nombre de traits dominants comme la création artistique, l'amour, la liberté, le mal, la christologie, la messianité, la mystique, qui culminent dans l'admission que l'homme s'explique par une dimension de transcendance et, au final, ne s'explique qu'avec Dieu. Le peu que j'ai écrit sur la politique (Marx, la théologie politique) ne prend d'ailleurs sens que par là. Si je devais d'une seule formule qualifier le thème principal de ma pensée, je dirai que c'est une philosophie de l'absolu considéré dans ses divers modes d'être. C'est par elle que s'ordonne la structure invisible de mon œuvre.

Propos recueillis par
ALEXANDRE NAJJAR

L'AMOUR ET L'EXCÈS de Jad Hatem, *Dar Saer el-Machrek*, 2018.

LA LUNE ET SES SORTILÈGES de Jad Hatem, *éditions du Cygne*, 2018.

PROUST ET SCHELLING, RECHERCHES SUR LE MAL de Jad Hatem, *Orizons*, 2018.

Roman

David Diop: Le filtre de folie

FRÈRES D'ÂME de David Diop, *Seuil*, 2018, 176 p.

Lors des célébrations de l'Armistice du 11 novembre dernier, armistice qui a mis fin à la boucherie de la Première Guerre mondiale, la France a décidé d'honorer ce que l'on a appelé en son temps la «Force Noire», c'est-à-dire les troupes françaises composées de soldats africains, que l'on avait l'habitude de désigner du nom générique de tirailleurs sénégalais. À moitié volontaires à moitié entolés de force, des milliers de jeunes hommes originaires des colonies vinrent en effet mourir dans les épouvantables champs de bataille d'Europe, ou en repartirent défigurés et invalides, quand ils ne s'abandonnaient pas auparavant dans la folie, comme nombre de leurs collègues blancs.

C'est précisément l'histoire de ces soldats que raconte David Diop, le nouveau venu de la littérature africaine francophone, dans un roman qui a été l'un des

favoris de la rentrée littéraire et qui aura finalement été couronné par le Goncourt des Lycéens. *Frères d'âme* est l'histoire de Alfa Ndiaye, soldat des tranchées qui voit un jour mourir son ami d'enfance et quasi frère Mademba Diop lors de l'un de ces aberrants assauts dans lesquels les soldats étaient forcés de se jeter face aux mitrailluses ennemies et qui tournaient presque systématiquement au carnage. Pour venger la mort de son ami, Alfa se lance dans une effrayante et solitaire chasse aux soldats allemands qu'il prend dans ses pièges, qu'il torture et à qui il coupe ensuite une main qu'il rapporte en trophée dans les tranchées. Considéré d'abord comme un héros, Ndiaye est progressivement perçu comme un inquiétant sorcier, un dévoreur d'âmes et on finit par le rapatrier vers l'arrière où il est pris en charge par un médecin thérapeute. Durant sa thérapie, Alfa remonte en pensées à son enfance, à la perte de sa mère, à



© Joel Sager

Les rythmes sensationnels et déréglés donnent une saveur particulière et très inquiétante au flux langagier de Alfa Ndiaye

son amitié avec Mademba et à son amour pour la jolie Fary Thiam laissée au pays.

Raconté par le personnage lui-même, *Frère d'âme* est d'abord une remarquable prouesse qui consiste à faire dire son histoire par un gaillard conçu comme presque analphabète et qui surtout ne parle pas français. Il est rare que la création d'une «impression» d'oralité, que la reproduction, en français, du rythme de parole d'un jeune Noir un peu fruste soient aussi réussies et laissent le sentiment qu'on a été tout le long de la lecture en compagnie d'un conteur parlant une langue étrangère. Les répétitions obsessionnelles des mêmes formules et des mêmes idées, les rythmes sensationnels et déréglés donnent une saveur particulière et très inquiétante au flux langagier de Alfa Ndiaye et partant au roman tout entier. Inquiétante parce qu'au fur et à mesure que l'on avance dans cette histoire où

se mêlent violence de guerre et violence rituelle, on comprend que Ndiaye a en réalité perdu la tête, que son attitude est celle d'un soldat qui n'a plus le sens de la réalité, sans doute à cause de la brutalité incompréhensible qui l'a entouré et de la mort de son ami. C'est donc à travers le filtre d'une folie peu cernable au commencement mais qui finit par devenir évidente, quoique jamais totalement, que l'on progresse dans le roman, que l'on apprend le passé de Ndiaye, sa vie au village, son enfance, et que l'on assiste à la montée du sentiment de culpabilité qui petit à petit se met à le ronger et le persuade que c'est à cause de lui que son ami a été tué. Et c'est par ce filtre, si fin qu'on ne se doute pas de son dispositif avant qu'il change de nature et devienne de plus en plus opaque, que l'on devine que Alfa Ndiaye se prend finalement pour Mademba et que, dans l'inconscience de son état, il en arrive à commettre un acte irréparable. Irréparable comme les dégâts que la guerre lui aura fait subir.

CHARIF MAJDALANI

Adonis : le poète en amour

LEXIQUE AMOUREUX d'Adonis, traduit de l'arabe par Vénus Khoury-Ghata, Issa Makhlouf et Houria Abdoulouahed, Gallimard, 2018, 512 p.

« (...) Où m'emportes-tu ? / Car tu me portes. / Ne m'entraînes pas. / Tu ouvres / Un espace nouveau. / Quand moi je parle de l'espace, / C'est je crois / Celui de tout le monde. / L'espace banal / Comme on dirait un four banal. / Ce n'est pas / Ton espace à toi (...) » dit Guillevic dans son poème intitulé « Adonis » (Ouvrir, Gallimard, 2017). Les notions de révélation, de mystère, d'exception et d'espace, reviennent au sujet de la poésie d'Adonis. Poètes, artistes et intellectuels qui le rencontrent en témoignent avec émotion et admiration.

Alejandro Jodorowsky signe l'adresse du *Lexique amoureux* d'Adonis, paru cet automne. « Chez Adonis, écrit-il, la double tentation de la multiplicité (...) est absorbée par les facettes invisibles de l'unité, qui n'est rien d'autre que le poète plongé dans le mystère de lui-même (...) Cette chanson collective, reçue par le poète comme une révélation, brise les limites du discours rationnel, refusant de révéler ses secrets, dans une forme autre que le langage poétique qui exclut complètement l'ego de l'écrivain. (...) Adonis efface toutes les frontières, il ne se fige pas, ne se cache pas, ne s'échappe pas, n'agresse pas, comme les nuages sans cesse se transforment. »

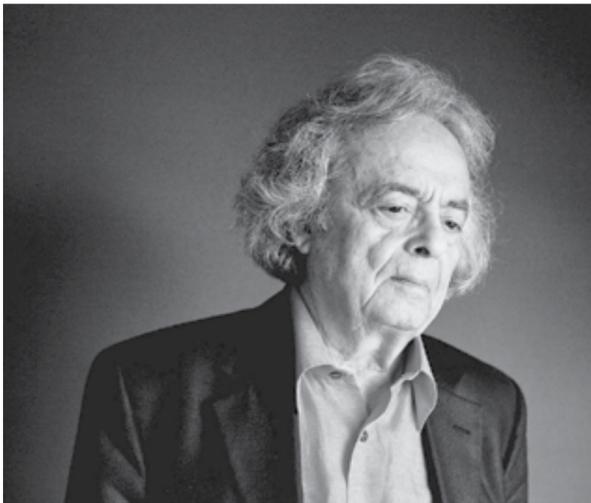
Ha' « J'ai exilé mon corps de ses souvenirs / Pour qu'il demeure en toi comme un enfant »

Lexique amoureux consacre les écrits du désir chez Adonis. L'amour, en intime résonance avec l'enfance, emprunte les voies du poème dans sa quête d'émancipation et de vérité.

Lexique amoureux traite, au plus près de l'énigme, d'une voie singulière qui est tant source d'unité que de multiplicité. Celle du désir. Ce recueil que consacre à Adonis la célèbre collection « nrf Poésie » de Gallimard, met essentiellement en lumière ses écrits de l'amour portés par une traduction fine et sensible. Car Adonis ne s'est pas uniquement exprimé dans des textes relevant du registre historico-politique, même si la réflexion sur l'histoire de la langue et du monde arabes reste au cœur de sa création poétique.

En résonance avec le champ lexical amoureux, la studieuse préface de René de Ceccatty s'ouvre par quelques mots sur le pseudonyme que le jeune Ali Ahmad Saïd Esber prend et par lequel il naît à la poésie: Adonis. Avec ce nouveau nom, le poète voit ses premiers textes enfin acceptés et publiés. Au-delà de ces premières réussites, Adonis (« brouille la question des origines et (scelle) son appartenance à la culture méditerranéenne » et à sa mémoire mythique, souligne René de Ceccatty. Il s'inscrit ainsi dans une filiation ayant le don – qui est aussi lourd legs – d'allier amour, mort, tragédie et renaissance.

« Nous n'avons plus la même blessure / Je t'ai retrouvée – Toi, la ville écrite par les tempêtes, et la mer / À son apogée / Je reste l'enfant épris de solitude / Et mon corps, d'étonnement, d'exaltation / Fait éclater ses boutons / Nous n'avons plus la même blessure »



© Stéphane Lavouff/Pasco

Tout comme Jodorowsky parle de « langage (excluant) l'ego de l'écrivain », René de Ceccatty insiste sur le fait que « le poète répugne à user d'une première personne vraiment identifiable qui limiterait sa voix ».

Toutefois, le choix des poèmes dans ce recueil recèle de nombreux textes où la plume d'Adonis fraie des chemins plus directs vers son vécu, tout en restant dans la pudeur et l'ambiguïté propres à l'écriture poétique. Prenant notamment pour « masque d'autres personnalités » dont des personnages bibliques, Adonis cherche à dépasser et transcender la dimension autobiographique. Par l'association de différentes

intense précédant les constructions sociales des tabous, des normes, du genre, du pouvoir, de la langue, Adonis assimile l'amour à l'enfance, et trouve dans ce rapprochement une forme possible d'intériorité, de vérité.

« Te souviens-tu ? Nous nous sommes rencontrés, séparés / (...) Sans te frôler, j'ai imaginé tes seins / Tes reins, tes hanches et plus bas / L'étoile du nombril / L'idée de redevenir enfant / Rendait ses traits à mon visage / Et à mon âge ses premiers chagrins ».

« Pas de partage entre toi et moi / Mais pas de séparation non plus - parents / À éclair et nuage : pas d'union ni d'association (...) »

Dans un long entretien avec Hind Darwish (*L'Orient littéraire*, novembre 2006) Adonis confie: « À mon avis, la véritable révolution intellectuelle trouve son fondement dans le soufisme qui incite à la recherche et à l'étude. (...) Le Dieu que découvrent les soufis est un Dieu d'amour. Pour eux, on accède à Dieu par l'amour, et l'homme est un miroir qui, une fois poli, réfléchit Dieu. » Adonis perpétue l'amour par l'écriture, pour une autre expérience de soi et du désir. La lumière du soufisme, éclatante dans certains vers, traverse cet abécédaire amoureux au prisme de la femme, protagoniste ou destinataire de ces poèmes, avec l'enfance pour fil rouge.

RITTA BADDOURA

Poème d'ici

D'ADONIS

Ali Ahmad Saïd Esber, dit Adonis, est né en 1930 à Qassabine, en Syrie. Après des études de lettres et de philosophie, il quitte en 1956 Damas pour Beyrouth où il prend la nationalité libanaise en 1962. Cherchant à libérer la poésie arabe du carcan de la tradition et à l'ouvrir aux littératures étrangères, Adonis fonde deux revues: *Ch'ir*, en 1957, avec Youssef al-Khal, et *Mawâqif*, en 1968, qu'il dirige pendant presque trente ans. En 1985, il s'installe à Paris où il travaille pour l'Unesco comme représentant de la Ligue arabe et prend par la suite la nationalité française. Son œuvre poétique caractérisée par une forte identité historico-politico-mythique traite de thèmes tels que l'exil, la rébellion et l'émancipation, l'injustice, la violence, la langue, le désir et l'imaginaire collectif. Sa poésie est traduite en plusieurs langues et couronnée de prestigieux prix et de distinctions dans de nombreux pays. Également traducteur, critique et artiste plasticien, Adonis est considéré comme l'un des plus grands poètes arabes vivants aujourd'hui.

Amour

Amour ne parle pas, ne nomme pas. L'humanité, ses choses et ses travaux Ne sont qu'images du livre des pensées. Prends-moi Fais-moi voyager dans l'illusion (...). Fais que ma vie soit un chemin vers nulle part.

« Tout amour est souffrance - » Ou illusion disent ses adeptes. Je n'aime pas pour m'emparer de quelque chose Mon amour n'est ni masque ni étendard. Comme afflue la source Comme se lève le soleil J'ai aimé: déferlement sans but. Mon amour n'est pas illusion Mon amour n'est pas souffrance.

Peut-être N'y a-t-il pas d'amour sur terre Que celui que nous imaginons Rencontrer un jour. Ne t'arrête pas Poursuis ta danse amour, Poursuis ta danse poème Même si elle est ta propre mort. « Ne me demande pas qui j'étais D'où je viens Je t'ai rencontrée – depuis que je t'ai rencontrée, Extirpé de mes ténèbres, Je suis né ».

Traduits de l'arabe par V. Khoury-Ghata, I. Makhlouf et H. Abdoulouahed

Hommage

Blessures du matin

Nabil el-Azan (1948-2018)

Son départ ne lui aura pas permis de monter une nouvelle pièce de théâtre à laquelle il a tant pensé jusqu'au dernier instant. Il croyait que sa maladie lui laisserait encore quelques semaines pour passer un dernier séjour à Beyrouth, sa ville natale, d'où la guerre l'avait chassé.

L'hommage *À toi Baalbeck*, présenté dans le cadre du festival de Baalbeck, ainsi qu'à Aix-en-Provence et à Paris, était sa dernière œuvre dans laquelle il dévoile son rapport avec le théâtre, les mots, la musique, le chant et la danse.

Son projet théâtral prend forme au cours des années 1980, quand il fonde le groupe La Barraca et produit plus de vingt pièces à partir de textes écrits, entre autres, par Marivaux, Tennessee Williams, Carole Frechette, Hoda Barakat et Agota Kristof qui a vécu, comme lui, entre deux pays et deux langues. Significatif aussi est le choix qu'il fait d'une de ses pièces, *L'Alphabète*, tirée de sa propre biographie, pour traiter de l'écriture, de l'exil et des frontières. Parmi ses auteurs favoris, figurait également Georges Schehadé dont j'ai traduit *L'Émigré de Brisbane*, présenté par Nabil, à Baalbeck aussi, durant l'été 2004.

Chinoiseries, d'Évelyne de la Chenelière, évoque les murs invisibles dressés entre les individus. Un homme esseulé habite près d'une femme seule sans pouvoir faire un seul pas vers elle. Une femme esseulée habite près d'un homme seul, dans le même bâtiment et au même étage que lui, mais elle ne peut pas franchir le seuil qui les sépare. Ils ne peuvent se rencontrer, aussi grand soit le besoin qu'ils ont l'un de l'autre.

Dans cette pièce, comme dans l'ensemble de son travail, Nabil el-Azan aborde les difficultés de la vie, loin des notes mélancoliques ou doloristes.

L'expérience théâtrale de Nabil témoigne de la profondeur de sa relation avec la littérature et le langage, et plus particulièrement avec



D.R. la poésie, lui qui a écrit un recueil de poèmes intitulé *Vingt-six lettres et des poussières*, et a traduit plusieurs pièces de théâtre et textes poétiques.

Cette sensibilité animée par la poésie transparait non seulement dans ses écrits, ses lectures et la sélection des textes sur lesquels il a travaillé, mais encore dans son style scénique, sa vision de la vie et du monde dans son ensemble, dans le mode de communication avec l'autre et dans le sens même qu'il avait de l'amitié. Il savait que l'imaginaire est capable d'élargir le réel et, peut-être, de le rendre vivable.

Poète, il l'était par son regard tourné vers la littérature et l'art, par sa présence, par son sourire et cette chaleur venue d'on ne sait où, cette chaleur qu'il mettait dans son travail et qui l'amenait à une conception plus vaste du théâtre, où mots et mouvements étaient comme sublimés, les acteurs et les actrices poussés à danser la danse de la vie, absurde, souvent violente et féroce, mais qui, entre ses mains, devenait une scène purement artistique.

Au cours des derniers mois, sa poésie avait atteint à l'extrême, à l'essence cachée des choses, au point où les secrets lèvent le voile. Dans l'un des quatre derniers

poèmes qu'il m'a envoyés, nous lisons: « Ce vent qui malmène les branches / Porte la grisaille du Midi / Il effleure les troncs des platanes / Initie les pétales à l'effroi / Sortez vite, madame, belle en votre jardin / À vous voir se ferment les blessures du matin ».

« Je ne peux plus supporter », m'a-t-il dit, à mi-voix, lors de notre dernier appel. Il y a quelques semaines, il parlait encore de *Jules César*, la pièce de Shakespeare qu'il comptait présenter au mois de février, avec un groupe d'étudiants universitaires, à Beyrouth. Il cherchait une lueur d'espoir dans le regard du médecin qui veillait sur lui à l'hôpital. À mesure que l'espoir fléchissait et que sa voix s'estompait, j'essayais de lui faire croire que la route n'était pas encore finie. J'essayais de le lui dire, de toutes les manières possibles, sans en être convaincu. Au fond de moi-même, je lui souhaitais la mort pour qu'il cesse de souffrir, pour qu'il se délivre de toutes les douleurs, tant physiques que psychiques. Pour qu'il se libère de l'attente, qui est pire que la mort même.

Lors des dernières semaines, il me disait: « J'ai peur d'être seul à la maison. » Existait-il chez l'homme une peur plus grande que celle de lui-même et de son propre corps? Et que reste-t-il pour celui qui passe, privé de toute arme, face à la nature lorsqu'elle dévoile son absolue cruauté, comme si l'implacabilité de la mort ne suffisait pas?

Selon sa fille Andréa, il voulait, le dernier jour, dire quelque chose, formuler un dernier message, mais qui n'arrivait pas à sortir de ses lèvres remuées en vain, comme s'il mâchait les mots et, avec eux, toute l'amertume du monde.

René Char écrivait: « Avec ceux que nous aimons, nous avons cessé de parler, et ce n'est pas le silence. »

ISSA MAKHLOUF

Récit

Philippe Lançon, ressuscité d'entre les mots

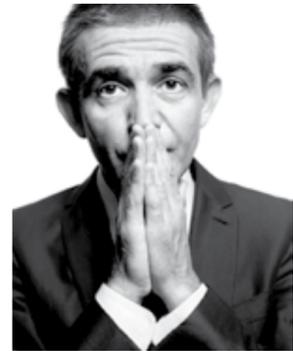
LE LAMBEAU de Philippe Lançon, Gallimard, 2018, 512 p.

Depuis le 8 février 2006, date où il reproduit la série de « caricatures de Mahomet », le magazine satyrique *Charlie Hebdo* est menacé. Le dessinateur Charb doit bénéficier d'une protection policière. La rédaction subit plusieurs démenagements, jusqu'à ce local défraîchi de la petite rue Nicolas Appert dans le XI^e arrondissement où se produit l'irréversible.

7 janvier 2015. Le chroniqueur Philippe Lançon, par ailleurs rédacteur à *Libération*, est arrivé en retard à la conférence de rédaction. Il se prépare à partir pour New York rejoindre Gabriela dont il est amoureux, et l'Université de Princeton qui vient de lui confirmer un poste de professeur de littérature pour le semestre suivant. *Soumission*, le dernier Houellebecq, est paru le jour-même et le gros de la discussion « libre et conviviale », à la rédaction de *Charlie Hebdo*, porte sur le sujet.

Il est « 11h25, peut-être 11h28 » quand Lançon s'apprête à quitter les lieux. Tout à coup, on entend « des pétards sourds et sans écho », accompagnés de cris de femmes. Ceux que, tout au long de son récit, Philippe Lançon appelle « les frères K », font leur entrée, « deux têtes vides et cogoulées qui portaient la bigoterie et la mort ». Frank, le policier assigné à la protection de Charb n'a pas le temps de dégainer. Les tueurs crient « Allah Akbar » et tirent, joignant à plusieurs reprises le geste à la formule. La scène ne dure pas plus de deux minutes.

Philippe Lançon est atteint aux mains. Il a surtout le bas du visage quasi détruit. Couché parmi les morts, il fait le mort, ce qui semble le sauver. Il ne sent pas ses blessures, il ne sait même pas s'il est vivant, il est comme dédoublé. Sa posture, dans cette « Danse de Matisse » par



D.R.

laquelle il schématise la position des victimes, fixe devant son regard la cervelle qui s'échappe du crâne de Bernard Maris. Quand les secours arrivent, il sait déjà que sa vie antérieure ne reprendra pas là où elle s'est arrêtée, là où il a laissé son désordre et son tapis ramené d'Irak où il était allé guetter l'attaque américaine, là où il a attaché sa bicyclette, là où il a laissé son portable, là où l'on a déchiré le caban qu'il venait d'enfiler pour sortir.

Au cours de ses trois années de reconstruction et de convalescence entre la Salpêtrière et les Invalides, Philippe Lançon aura certes à son chevet et à ses soins son frère, ses parents, ses amis et les femmes de sa vie. Greffes, trachéotomie, gastrostomie, suffocations, nausées, multiples allées et retours au bloc opératoire sont allégés par l'énergie et la compétence d'une chirurgienne remarquable du nom de Chloé et d'un personnel hospitalier bienveillant. Il a surtout, pour le reconforter dans cette descente aux enfers, la musique de Bach et des pages de *La Recherche de Proust*, de *La Montagne magique* de Thomas Mann et des *Lettres à Milena* de Kafka.

Sur le traumatisme de la tuerie et les longues souffrances que lui vaudra la réparation de sa « gueule cassée », il livre *Le Lambeau*, un ouvrage hors du commun, sans pathos, émaillé d'une rafraîchissante auto-dérision, avec une distance, une lucidité et une dignité incomparables, où le vécu est sans cesse filtré par l'art, la musique et surtout la littérature. *Le Lambeau* désigne le péron de sa jambe droite qui viendra remplacer son menton pulvérisé. Prix Fémina 2018, ce récit, l'un des plus humains jamais écrits, est un témoignage aussi douloureux qu'élégant de la folie de notre époque.

FIFI ABOU DIB

L'Orient Littéraire

Comité de rédaction: ALEXANDRE NAJJAR, CHARIF MAJDALANI, GEORGIA MARKHOUE, FARÈS SASSINE, JABBOUR DOUAHY, RITTA BADDOURA. Coordination générale: HIND DARWISH. Secrétaire de rédaction: ALEXANDRE MEDAWAR. Correction: YVONNE MOURANI.

Contributeurs: ZEINA ABRACHED, TAREK ABI SAMRA, DIMA ABDALLAH, FIFI ABOU DIB, NADA CHAOUL, RALPH DOUMIT, LAMIA EL SAAD, WILLIAM IRIGOYEN, HENRY LAURENS, ISSA MAKHLOUF, JEAN-CLAUDE PERRIER, JOSYANE SAVIGNEAU.

E-mail: LORIENTLITTERAIRE@YAHOO.COM

Supplément publié en partenariat avec la librairie Antoine.

lorientlitteraire.com

MON HISTOIRE. UNE VIE DE LUTTE CONTRE LA SÉGRÉGATION RACIALE de Rosa Parks, traduit de l'américain par Julien Bordier, *Libertalia*, 2018, 190 p.

La photographie a fait le tour du monde. Elle est noire, assise à l'avant d'un bus de Montgomery en Alabama et semble contempler paisiblement le paysage qui défile sous ses yeux. Juste derrière elle, un homme blanc regarde dans la direction opposée. Trouver meilleur cliché attestant la fin de la ségrégation raciale dans les bus relève de l'exploit. Normal : celle qui en est à l'origine figure au premier plan. La scène a été immortalisée le 21 décembre 1956. Il s'agit donc d'une reconstitution. Un an plus tôt, alors que chacun a théoriquement

Rosa Parks tient sa place

Rendue célèbre pour avoir refusé de céder son siège de bus à un Blanc dans l'Amérique ségrégationniste, Rosa Parks est considérée comme « la mère du mouvement des droits civiques ». Son autobiographie vient d'être traduite en français. Enfin.

son « périmètre réservé », Rosa Parks a trouvé une place au milieu des Blancs et a refusé de la céder à l'un d'entre eux malgré les admonestations du conducteur raciste. Résultat : de la prison, un procès, une peine avec sursis et au final, une page de l'histoire américaine qui se tourne.

Co-écrite en 1992 avec le journaliste Jim Haskins, cette autobiographie permet de saisir l'origine de ce célèbre acte de résistance passive. Rosa Parks (1913-2005) a grandi et a été élevée dans le sud ségrégationniste. C'est là que s'est développé chez elle « un sens profond de ce qui était juste et de ce qui ne l'était pas ». Pas étonnant quand tout, autour de soi, témoigne d'une humiliation quotidienne : les Noirs ne doivent pas serrer la main des Blancs, ne pas se présenter à eux par leur nom de famille, étudier – quand ils le peuvent – dans des établissements de seconde zone, feindre la tristesse quand un Blanc vient à mourir... Les faits sont connus dans les grandes lignes. Mais ce livre détaille de façon chirurgicale, journalistique, l'horreur quotidienne : « Mon mari me dit qu'il y



D.R.

avait alors un bus public qui allait de Tuskegee à Montgomery (...). Mais ils ne laissaient pas les gens de couleur monter à bord, ils devaient voyager sur le toit du bus, avec les bagages.»

Rosa Parks ne donne jamais l'impression de se laisser gagner par la colère. Pourtant, les Blancs rivalisent d'ingéniosité pour outrager les Noirs. Quand ils n'optent pas pour des méthodes plus expéditives. L'auteure ne semble pas non plus se laisser gagner par la résignation même quand elle voit les siens courber l'échine : « Tant

d'Africains-Américains pensaient qu'il fallait se soumettre à Monsieur Charlie – c'est comme ça qu'il appelait le Blanc – et qu'il fallait à tout prix ne jamais le fâcher. » Au fil des pages, des événements, naît chez elle une conscience politique, l'idée que sans une mobilisation globale et organisée, rien ne sera possible. D'où ce choix de rejoindre les rangs de la NAACP (National Association for the Advancement of Coloured People), la célèbre organisation de défense des droits civiques.

Pourtant rien n'est gagné. Même

là, explique-t-elle, il faut se battre contre un environnement quasi exclusivement masculin avec, à sa tête, un leader aux relents machistes (« Je collectais des articles de presse pour M. Nixon, envoyais des lettres, participais assidûment aux réunions, ce qui semblait l'amuser. Il avait l'habitude de dire que la place des femmes était à la cuisine. »). Jamais Rosa Parks ne montera dans la hiérarchie du mouvement. Même après son célèbre fait d'armes, elle restera une sans-grade au service de la cause. Et sa renommée, pourtant considérable, ne pèsera pas le même poids que celle d'un Martin Luther King ou d'un Malcolm X dont elle évoque ici les parcours avec une admiration parfois critique. C'est pourtant grâce à son acte courageux que ce petit bout de femme a changé le cours de l'histoire raciale américaine.

Une fois le livre refermé reviennent en tête les propos introductifs de Julien Bordier, le traducteur : « Il est incompréhensible qu'il n'ait pas été traduit plus tôt en français. » On ne saurait mieux dire.

WILLIAM IRIGOYEN

Questionnaire de Proust à Nina Bouraoui



© Patrice Normand

Née à Rennes en 1967 d'un père algérien et d'une mère bretonne, Nina Bouraoui est une romancière française qui s'intéresse dans son œuvre aux thèmes du déracinement, la nostalgie de l'enfance, le désir, l'homosexualité, l'écriture et l'identité. Elle a remporté le Prix du Livre Inter pour son premier roman, *La Voyeuse interdite* (Gallimard, 1991), et le Renaudot pour *Mes Mauvaises pensées* (Stock, 2005). Son dernier roman, *Tous les hommes désirent naturellement savoir*, (JC Lattès, 2018) a été sélectionné pour le prix Femina.

Quel est le principal trait de votre caractère ?

La douceur.

Votre qualité préférée chez un homme ?

La douceur.

Votre qualité préférée chez une femme ?

La douceur.

Qu'appréciez-vous le plus chez vos amis ?

Leur écoute.

Votre principal défaut ?

La peur.

Votre rêve de bonheur ?

Nager, écrire, aimer.

Quel serait votre plus grand malheur ?

La fin de tout.

Ce que vous voudriez être ?

À l'image de mes romans : douce et mystérieuse.

Le pays où vous désiriez vivre ?

Celui que j'ai choisi.

L'oiseau que vous préférez ?

Le rouge-gorge.

Vos auteurs favoris en prose ?

Hervé Guibert, Annie Ernaux.

Vos poètes préférés ?

Baudelaire, Yeats, Dickinson.

Vos héros dans la fiction ?

Suzanne et Louise (dans les livres de Guibert).

Vos compositeurs préférés ?

Mozart, Chopin.

Vos peintres favoris ?

Egon Schiele, Tracey Emin.

Vos héros dans la vie réelle ?

Ma mère.

Vos prénoms favoris ?

Anne et Amelia.

Ce que vous détestez par-dessus tout ?

La trahison.

Les caractères historiques que vous détestez le plus ?

Tous les dictateurs.

Le fait militaire que vous admirez le plus ?

Celui qui mène à la liberté des Hommes.

La réforme que vous estimez le plus ?

À vrai dire, je ne sais pas !

L'état présent de votre esprit ?

La confiance.

Comment aimeriez-vous mourir ?

Jamais !

Le don de la nature que vous aimeriez avoir ?

L'invisibilité.

Votre devise ?

Aimons-nous les uns les autres.

Le clin d'œil

DE NADA NASSAR-CHAOUÏ

La nuit de la Sainte-Barbe



D.R.

Dans les premiers frimas de l'hiver et de son triste cortège de journées de classe toutes semblables, on attendait cette fête avec impatience. C'est que la légende de Sainte-Barbe, une sorte de Blandine aux lions orientale, intrépide et décidée à échapper au mariage pour se consacrer au Christ, nous exaltait. Et on a longtemps rêvé de lui ressembler, de devenir une martyre, de se déguiser et de défier, en fuyant parmi les champs de blé, les foudres d'un père païen et cruel. Freud, on en a conscience aujourd'hui, aurait beaucoup à dire sur la chose...

Pour l'heure, dès qu'on rentrait à la maison, les effluves de blé chaud parfumé à l'anis et à l'eau de fleurs d'orange nous enchantait. On se battait entre cousins pour décorer les bols de cerneaux de noix, de grenades et de pistaches. On s'asseyait ensuite autour de la table de la cuisine pour regarder maman, un tablier noué sur les hanches pour l'occasion, farcir délicatement les *katayfs* d'une pâte délicate faite de sucre et de noix pilées. Mystérieusement, les *katayfs* n'apparaissaient qu'à la Sainte-Barbe, assorties de friandises plus modestes comme les « macarons » de chez nous (rien à voir avec leurs orgueilleuses consœurs françaises), les *ouwweymat* et les *mou-chabbak*, des pâtes entrecroisées en sucre filé jaunes et rouges du plus bel effet.

On passait ensuite aux germes de blé qu'on plantait ce soir-là dans de petits ravieres. Une fois transformés en pousses d'herbe vertes à souhait, on les placeraient sous le sapin pour le réveillon de Noël.

Mais déjà le bruit des tambourins nous faisait accourir à la porte. Et on découvrait mi-effrayés, mi-ravis les masques colorés et les oripeaux invraisemblables des enfants du quartier chantant à tue-tête la rengaine de la Sainte-Barbe où il était question d'hôtesse généreuse et d'hôtesse avar. De peur d'être classée dans cette ignominieuse dernière catégorie, maman couvrait les visiteurs d'une floppée de sous et de confiseries.

Combien on les envoyait ces petits qui amassaient des fortunes croyait-on tout en s'amusant follement !

Pour nous, les enfants de « bonne famille », il était évidemment hors de question d'aller quêter aux portes en chantant des chansons « communes » comme disait délicatement maman.

Le monde, vu du British Museum

UNE HISTOIRE DU MONDE EN 100 OBJETS

de Neil MacGregor, traduit de l'anglais par Pascale Haas, *Les Belles Lettres*, 2018, 860 p.

Brillant et atypique historien de l'art, à l'origine spécialiste de la peinture française du XVIII^e siècle, l'Écossais Neil MacGregor, né à Glasgow en 1946, a été directeur de la National Gallery de Londres, de 1987 à 2002, puis directeur du British Museum, de 2002 à 2015. « Une chance inouïe », commente-t-il. Et d'expliquer la spécificité des musées britanniques : « Nos musées sont autonomes. Ce sont leurs trustees, leurs conseils d'administration, qui choisissent les directeurs. Il n'y a pas de concours, comme en France. Donc, le recrutement peut se faire de façon plus large. »

Au fil de sa carrière, il a beaucoup voyagé, notamment au Moyen-Orient, et se félicite de l'ouverture récente, dans « son » musée, de nouvelles salles consacrées au monde islamique, section dirigée par trois conservatrices originaires de la zone. Il connaît bien le Liban, notamment le Musée national de Beyrouth, « magnifique, sauvé du désastre de la guerre par des collègues



D.R.

admirables de courage ». Et il participe à un chantier de fouilles britanniques à Saïda, près du port. « Dans cette grande cité phénicienne, on a pu attester de mouvements de populations et d'objets dès le III^e millénaire avant Jésus-Christ. »

Lorsqu'il était directeur du British Museum en 2010, Neil MacGregor a mené à bien un projet exceptionnel, en partenariat avec la BBC Radio 4 qui consiste à diffuser la série *Une Histoire du monde en 100 objets*, 100 épisodes organisés par séries thématiques de cinq, par ordre chronologique depuis le biface d'Olduvai, trouvé en Tanzanie et vieux de plus d'un million d'années, jusqu'à une lampe à énergie solaire et son chargeur, fabriqués à Shenzhen, en Chine, en 2010, tous choisis dans les collections du British Museum et représentant toutes les civilisations. « Ni

le Metropolitan de New York, ni le Louvre, ni aucun autre grand musée au monde, explique MacGregor, ne pourrait faire pareil, parce que ce sont des musées d'art. Leurs collections ne couvrent pas tout le champ de l'activité humaine, ni toute son histoire. Le *British*, lui, est un musée de société. C'est ainsi qu'il a été conçu dès le XVIII^e siècle, par notre Parlement. C'est un musée civique, qui appartient à tous les citoyens, et traite du comment vivre en société, des origines à nos jours. Le téléphone portable ou la carte de crédit y ont leur place, comme la pierre de Rosette. »

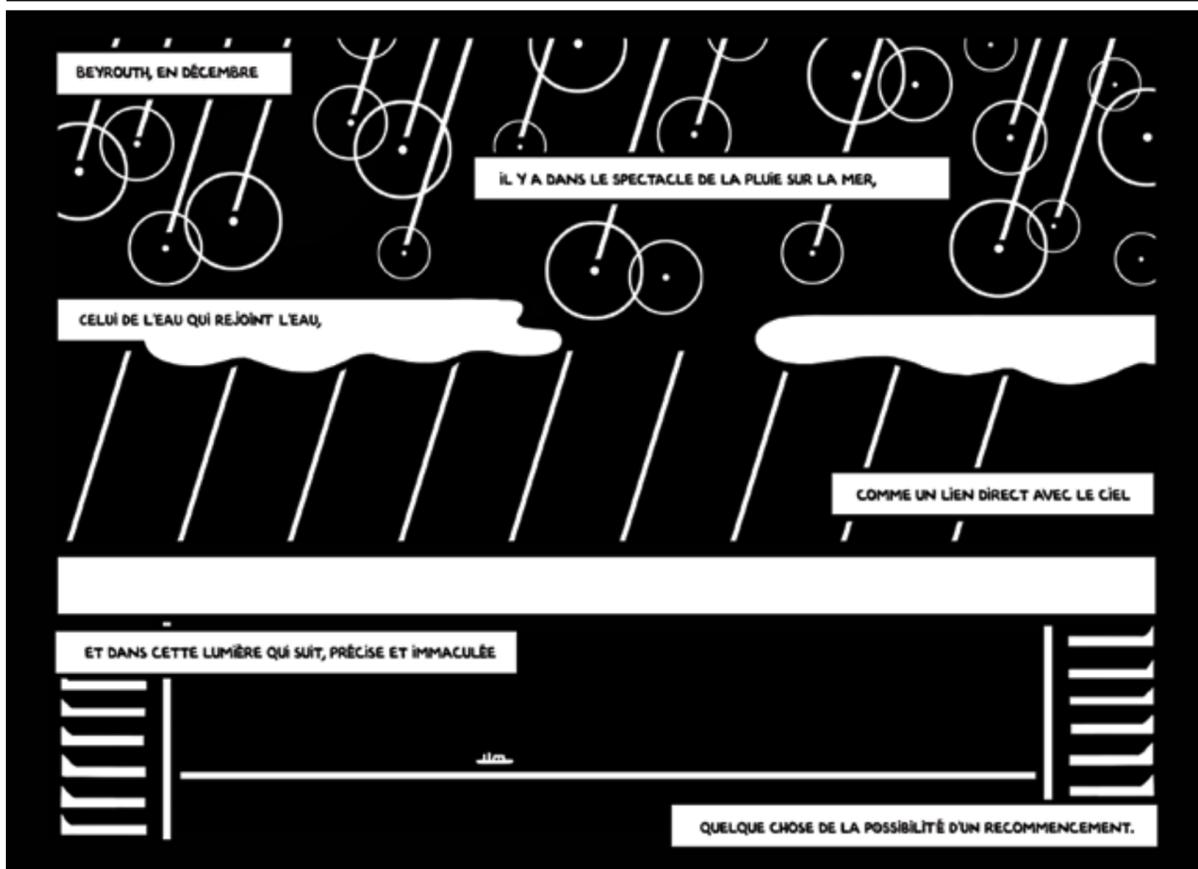
Parmi les objets présentés, commentés à la radio par des spécialistes venus du monde entier, il en choisit un pour nous, la première monnaie islamique. Des dinars en or d'Abd al-Malik, frappés à Damas en 696-697, et à l'effigie du calife. Et

remarque : « Ces pièces témoignent, pour la première fois, de la création d'un État islamique supranational, qui place Dieu au-dessus de tout, notamment des nations. C'est un concept difficile à percevoir, notamment dans un pays aussi centralisé et administré que la France. Ce genre d'objet nous permet, bien sûr, de comprendre le monde d'aujourd'hui. C'est ça, aussi, la raison d'être du *British Museum*, tel que les *Lumières* l'ont voulu. »

La série radiophonique a été diffusée avec un succès triomphal et un livre en a été tiré, paru en 2010 chez Penguin Books, lequel nous parvient aujourd'hui en français. L'avantage, par rapport à la radio, c'est que l'on voit les 100 fameux objets, abondamment photographiés dans chaque chapitre. C'est absolument passionnant, peut se lire dans son déroulé chronologique comme un manuel d'histoire, mais on peut aussi y flâner dans le désordre, exactement comme dans les salles d'un musée. Joliment édité, ce gros livre peut être le cadeau idéal pour Noël, à offrir en particulier aux jeunes générations, lesquelles, dit-on, sont souvent fâchées avec l'histoire.

JEAN-CLAUDE PERRIER

Zeina Abirached



Shakespeare entre deux visions du monde

SHAKESPEARE OU LA LUMIÈRE DES OMBRES. UN PORTRAIT SUBJECTIF d'Eugène Green, Desclee de Brouwer, 2018, 312 p.

Eugène Green, cinéaste, écrivain et dramaturge, Américain devenu français, s'est attelé à la tâche de dresser un portrait subjectif de Shakespeare et l'a menée à bien dans un livre plein d'enseignements et d'attraits. Il n'ignore ni n'entend dissiper les ombres épaisses qui entourent la vie du dramaturge, mais parvient à dégager une hypothèse reposant sur « des éléments très sérieux » et qui semble bien accueillie par des biographes récents. Aussi évoque-t-il les toiles du Caravage pour souligner sa démarche : « une série de taches lumineuses surgissant des ténèbres ».

Dans la première partie de son ouvrage, consacrée à la vie de Shakespeare (1564-1616) et la traversée de son temps, Green entrecroise deux registres. D'une part, il glane les rares renseignements sur la vie du poète et essaie de les interpréter et de les raccorder. D'autre part, il insère les événements

disséminés dans de grands cadres établis capables de les éclairer, d'aider à mieux les comprendre et qui ont indéniablement une forte valeur dénotative. Sur la langue anglaise, idiome hybride ayant une syntaxe double née de ses sources germanique et latine et une source duelle de vocables, sur la littérature anglaise qui fut lente à naître et ne vit le jour que dans la deuxième partie du XIV^e siècle (Gower, Chaucer) nous avons des aperçus précieux ; de même, sur l'instabilité politique (lutte des dynasties entre elles et avec les autres protagonistes), les divisions religieuses (catholiques, anglicans, puritains), les famines et les épidémies...

On suit le départ de la campagne de John Shakespeare, père de William, pour Stratford-upon-Avon, son métier de gantier et son ascension sociale : père et fils tiennent à leur rang de gentilshommes dans la ville. En ce qui concerne la foi de la famille, les Shakespeare semblent, selon de nombreux indices, appartenir au catholicisme, pratiquer clandestinement son culte mais conserver les apparences d'obéissance à l'anglicanisme. C'est la fidélité intérieure du poète au credo romain et à sa

vision du monde qui est au cœur des thèses d'Eugène Green et de son interprétation de l'œuvre.

Les courts chapitres sur l'éducation de William, son mariage et ses enfants, les 7 « années perdues » après 1585 sur lesquels nous possédons quelques éléments concrets sont suivies de considérations sur le théâtre anglais dans la deuxième moitié du XVI^e siècle. Deux forces le poussent, l'une culturelle perpétuant une tradition médiévale et riche de la redécouverte de l'antiquité pendant la Renaissance, l'autre est la naissance du capitalisme qui en fait un secteur économique prometteur. Les détails sont ici d'une grande importance, mais ne peuvent être tous cités : nécessité pour les comédiens de se mettre sous la protection d'un grand seigneur, situation, aspect et matériaux des théâtres, proximité avec bordels et tavernes louches, choix, production et respect des textes, part des « actionnaires » et « employés » dans les rôles et les gains... Shakespeare se donna un moment à la poésie narrative (*Vénus et Adonis*, *Le viol de Lucrèce*, *Sonnets*...) et le rang de poète était supérieur sur le plan

social à celui d'auteur dramatique, mais son « sens bourgeois et pratique » et sa passion pour le théâtre l'ont ramené à l'écriture scénique.

La seconde partie de l'ouvrage, sous le titre « Une clarté obscure », est censée éclairer l'auteur à partir de l'œuvre, mais son principal intérêt est de situer Shakespeare dans l'intelligence de son époque et de tenter de revisiter les grandes pièces à partir de cette illumination.

Deux visions du monde coexistent dans l'ère shakespearienne ; leurs contradictions et leurs équilibres influent sa pensée et l'évolution de son œuvre dramatique. La première, héritée du Moyen-âge et de la Renaissance, liée au catholicisme, plaide pour la présence de Dieu dans le monde, pour l'ordre naturel et social par lui institué, pour une hiérarchie de classe immuable. L'autre, d'épanouissement récent, est le baroque qualifié d'oxymore : la raison y développe un modèle mécanique de l'univers mais sauvegardé un Dieu caché, réalité suprême non visible dans la création. L'ordre profane ne ressort plus du sacré, mais richesse et pouvoir sont, chez Luther

et Calvin, fonctions de la réussite, expression de la volonté divine. La vie et l'œuvre de Shakespeare se trouvèrent au confluent des deux courants : il reçut la première par la famille et l'éducation, mais dut sa réussite sociale aux idées puritaines qui creusaient leur lit dans la vie publique anglaise tout en s'opposant radicalement au théâtre et aux autres arts.

Green bouleverse un peu la classification du folio de 1623 et répertorie les pièces en comédies, tragédies et tragico-comédies. Renouant avec la tradition théâtrale grecque et la théorie qu'en donne Aristote, il montre que dans ces œuvres, mais non sans une angoisse dans certaines, une harmonie (sociale puis sacrée dans la comédie, l'inverse dans la tragédie) est rompue par le héros ; le rééquilibrage final est cathartique pour le spectateur. La tragico-comédie (*Mesure pour mesure*, *Le Conte d'hiver*, *La Tempête*, 1604-1610) est le genre qui sied le mieux à l'ambiguïté baroque. La catharsis y rejoint de près le dogme catholique : faute-contribution-absolution-Eucharistie.

FARÈS SASSINE

peux concevoir, comître et comprendre de meilleur en cette vie, aussi bien pour l'avancement personnel d'un homme que pour les fruits, l'aide et le profit qu'il peut procurer à beaucoup d'autres ». Il y emploie les termes « sauver la proposition du prochain » qui signifient qu'il y a toujours quelque chose de bon en chacun ; c'est « l'a priori de la bienveillance ». Aujourd'hui encore, bien des « coach » s'inspirent des préceptes ignaciens.

regardés comme une secte par Louis XIV sous l'influence de son confesseur (...) jésuite ».

Cordelier décrit l'influence de François et de Dominique surnommés « les jumeaux du ciel » sur Ignace mais aussi celle des trois ordres sur le monde actuel et le pape François.

Les franciscains sont les plus nombreux mais les jésuites plus influents. Ceci est en grande partie dû au succès de leur système éducatif. Hommes de lettres ou de pouvoir tels Corneille, Diderot, Descartes, Saint-Exupéry, Condé, Colbert, Foch, Lyautey, de Gaulle... leurs élèves ont écrit l'Histoire. « *Fleurons de l'enseignement* », leurs écoles entreprennent d'élever les hommes spirituellement et intellectuellement ; c'est une approche globale « qui ne se fonde pas uniquement sur les matières scolaires mais aussi sur la culture générale et l'engagement dans la société ».

Au terme de cet ouvrage, un constat s'impose. Différents de par leur contexte, leur conversion, leur parcours, leur personnalité, leurs moyens et leur but, François, Dominique et Ignace se rejoignent au-delà de leurs différences.

LAMIA EL-SAAD

François, Dominique, Ignace

Rédacteur en chef au *Point*, Jérôme Cordelier retrace le parcours de trois hommes d'exception et de leurs ordres religieux.

AU NOM DE DIEU ET DES HOMMES. LA GRANDE SAGA DES FRANCISCAINS, DOMINICAINS, JÉSUITES (XIII^e-XXI^e SIÈCLES) de Jérôme Cordelier, Fayard, 2017, 380 p.

Ils agissent « en réaction » : François contre l'argent et la corruption, Dominique contre les hérésies – cathares en particulier, Ignace contre l'expansion du protestantisme.

Les dominicains et les franciscains furent « les premiers missionnaires à s'éparpiller sur le globe ». Sortir du cloître et immerger le spirituel au cœur du monde profane « est une révolution à l'époque, tant les deux mondes sont séparés ».

Ce sont toutefois les jésuites qui iront le plus loin. Ignace qui a fondé son ordre trois siècles plus tard avait même envisagé de le nommer « la Compagnie dispersée ». Aujourd'hui les seuls à être présents en Chine « où les ordres religieux n'ont pas droit de cité », les jésuites

pratiquent l'inculturation qui consiste à s'imprégner de la culture de l'autre. Quant aux franciscains, ils poussent « l'humilité jusqu'au paroxysme (...), s'en remettant à la charité de passage et s'efforçant de s'effacer, au point de se confondre avec leur environnement – d'où leur habit couleur terre ».

Si François d'Assise continue d'inspirer le XXI^e siècle, il en va autrement pour Dominique de Guzman. Contrairement à François, « son charisme ne percuta pas les esprits (...). Il donne peu de prise aux légendes romanesques, de celles qui contribueront à la postérité d'un François ou d'un Ignace (...). Le personnage s'est effacé derrière son œuvre ».

Dominique protège son ordre d'une loi et de la protection solennelle du pape, mais « l'homme qui fonda le plus profond mouvement de précepteurs au monde ne laisse aucun écrit ». François, lui, est « l'un des saints à avoir laissé le plus d'écrits »,



D.R.

notamment plusieurs règles pour codifier les relations entre les frères mineurs : un mélange de considérations spirituelles et de normes de comportement, enrichi par de nombreuses citations bibliques. Quant à Ignace, il a laissé sept mille lettres ! Un « record pour un homme du XVI^e siècle ». Il s'agit de son autobiographie, des *Exercices spirituels et des Constitutions*. Ce dernier texte « scelle la mission de la Compagnie de Jésus, principalement fondée pour l'avancement des âmes dans la vie et la doctrine chrétienne, la propagation de la foi par la prédication, les exercices spirituels et les œuvres de charité, et tout particulièrement par l'enseignement de la religion chrétienne aux enfants et aux illettrés ».

Ignace présente ainsi ses *Exercices spirituels* : ils sont « tout ce que je

Cléopâtre, reine de raison

de documentation qui aboutit souvent à des constats d'ignorance. Ainsi on ne connaît pas la date précise de sa naissance, mais on la situe vers décembre 70 ou début janvier 69 avant notre ère. Elle serait peut-être de naissance illégitime au sein de la dynastie lagide, un milieu de Macédoniens de culture grecque. Comme la dynastie pratique une endogamie allant jusqu'à l'inceste, on ne peut pas la taxer d'« Égyptienne de souche ».

On ne sait rien de sa culture réelle, mais elle a passé ses premières années dans une période politique particulièrement troublée, élément essentiel de sa formation politique. Le royaume lagide a perdu une grande partie de ses territoires méditerranéens et se réduit de plus en plus à l'Égypte. Rome est devenue la puissance dominante. Les femmes ont joué un rôle important dans la dynastie mais ne peuvent régner seules : elles doivent épouser un mâle de la famille ou d'être associées au trône avec l'un d'entre eux.

Après la mort de son père Ptolémée XII vers 51, elle règne avec son frère nettement plus jeune, Ptolémée



Elizabeth Taylor en Cléopâtre, dans le film de Joseph L. Mankiewicz sorti en 1963. D.R.

XIII. Il n'est pas sûr qu'il y ait eu mariage. La lutte pour le pouvoir reprend rapidement. Elle a le dessous quand César, à la poursuite de Pompée, débarque en Égypte en 48. Une seule certitude : se noue à ce moment-là une relation dont les séquences pèsent autant sur l'histoire du royaume lagide que sur celle de Rome. Il est impossible de mesurer la part du calcul politique et celle des sentiments personnels. Ce qui est sûr, c'est que César frôle la catastrophe dans la guerre civile égyptienne qui suit et qu'ensuite il établit l'autorité de Cléopâtre sur l'ensemble du pays, en association avec son plus jeune frère Ptolémée XIV.

Peut-on après tous les écrits sur Shakespeare, dont chaque œuvre, chaque vers, chaque mot ont été discutés et fait l'objet d'interminables polémiques, dresser « un portrait subjectif » du poète ? Eugène Green l'a fait.

À lire

Le dernier-né de Charif Majdalani

Le 3 janvier 2019 paraîtra aux éditions du Seuil le dernier roman de Charif Majdalani *Des Vies possibles*, l'histoire passionnante d'un fils du Mont-Liban fasciné par l'humanisme européen.



D.R.

Trump selon Woodward

Peur, Trump à la Maison blanche de Bob Woodward est disponible en français aux éditions du Seuil. Écrit par un journaliste de renom ayant couvert huit présidences, fort bien documenté, il raconte le quotidien de Trump et tente de cerner la personnalité de ce président imprévisible qui fait « peur » par ses décisions impulsives et ses déclarations irréfutables. Surprenant !



Best-sellers pour Noël

À l'occasion des fêtes, de nombreux best-sellers sont en vitrine. On en citera : *Par accident* de Harlan Coben (Belfond), *Charlatans* de Robin Cook (Albin Michel), *Pharaon : Mon Royaume est de ce monde* de Christian Jacq (XO), *L'Égarée* de Donato Carrisi (Calmann-Lévy), *Le Signal* de Maxime Chattam (Albin Michel), *Piranhas* de Roberto Saviano, l'auteur sulfureux de *Gomorra* (Gallimard), *Erectus* de Xavier Müller (XO), sans compter l'autobiographie de Michelle Obama : *Devenir* (Fayard) et *Tout Aznavour* de Bertrand Dicale (First Document), un ouvrage très complet sur le grand artiste récemment disparu.

Dictionnaires amoureux

Parmi les dictionnaires amoureux récemment parus dans la fameuse collection jaune chez Plon, le volumineux *Dictionnaire amoureux de la philosophie* de Luc Ferry, philosophe et ancien ministre de l'Éducation, et le *Dictionnaire amoureux de Bordeaux* par le maire de la ville, Alain Juppé. À paraître prochainement : un *Dictionnaire amoureux de la diplomatie* signé Daniel Jouanneau, ancien ambassadeur de France au Liban.

Deux centennaires

À l'occasion de la commémoration du centenaire de l'Armistice de 1918, trente auteurs contemporains ont participé à un ouvrage collectif intitulé *Armistice 1918-2018* (Gallimard). Autour du centenaire de la mort d'Apollinaire, deux livres à signaler : *Dictionnaire Apollinaire* sous la direction de Daniel Delbreil (2 volumes, Honoré Champion, à paraître le 22 février 2019) et une anthologie illustrée, intitulée *Tout terriblement* (« Poésie/Gallimard »).

Fouad Chéhab responsable de l'accord du Caire ?

On a longtemps critiqué le président Charles Hélou pour son attitude à l'égard de l'accord du Caire, considéré comme une catastrophe pour le Liban. Dans le prolongement de l'essai de Joe Khoury-Hérou, *Charles Hérou, Hamlet de l'accord du Caire*, le journaliste, essayiste et éditeur Antoine Saad vient de publier aux éditions Saer el-Machreq un essai en arabe intitulé *La Responsabilité de Fouad Chéhab dans l'accord du Caire* qui fera sans doute couler beaucoup d'encre puisqu'il accable l'ancien président Chéhab, jusque-là « intouchable ».



D.R.

À voir

Camus au Liban

Du 8 au 10 février 2019, 62 Events accueillera *Les Carnets d'Albert Camus*, dans une adaptation de Stéphane Olivié Bisson, au théâtre du Boulevard, une nouvelle salle de spectacle située sur le boulevard Camille Chamoun. L'occasion de redécouvrir avec bonheur les textes du grand écrivain.



© Henri Cartier-Bresson

HENRY LAURENS

La manière dont Waddah Charara traite les morts semble à première vue sacrilège. Le « respect » qui leur est dû, il n'en a cure. Dans son dernier ouvrage, *Ahwal ahl al-ghaiba: khatimat al-abzan wal-marathi* (*Les états des absents: la fin des chagrins et des élégies*), un recueil de quarante-deux textes écrits entre 1980 et 2015 à l'occasion de la mort de personnes que l'auteur a connues de près ou de loin, l'on ne trouve en effet nulle trace de ce genre littéraire arabe qu'est le *Ritha'* (l'éloge funèbre): ni éloge du défunt ou énumération de ses vertus, ni lamentations, ni rien de semblable. Au lieu de figer les morts – de les pétrifier, de les transformer en icônes, en héros ou en saints comme le font souvent ceux qui, dans le monde arabe, entreprennent d'écrire sur des disparus célèbres au lendemain de leur disparition –, Waddah Charara en trace des portraits dynamiques et vivants, de véritables chefs-d'œuvre littéraires qui ressuscitent toute la complexité, l'ambiguïté, voire l'ambivalence de la relation qu'entretenait l'auteur avec ces trépassés. Celui qui pénétrera dans cette galerie pour y contempler la quarantaine de portraits exécutés avec une rare maîtrise – ceux de Tawfiq al-Hakim, de Jean Genet, de Dalida, de Mahmoud Darwich, de Bassam Hajjar, de Mohammed Hussein Fadlallah et de beaucoup d'autres – éprouvera un intense plaisir esthétique. Plaisir qu'on n'obtient pas facilement, car il est vrai que la lecture des écrits de Charara peut parfois s'avérer ardue et nécessiter de la persévérance. « Mais, nous dit Spinoza, tout ce qui est beau est aussi difficile que rare. »

Peut-on voir dans ces textes écrits au lendemain d'un décès une sorte de critique du *Ritha'* (l'éloge funèbre), ce genre littéraire traditionnel encore communément pratiqué de nos jours, et qui transforme les défunts en des demi-dieux figés ?

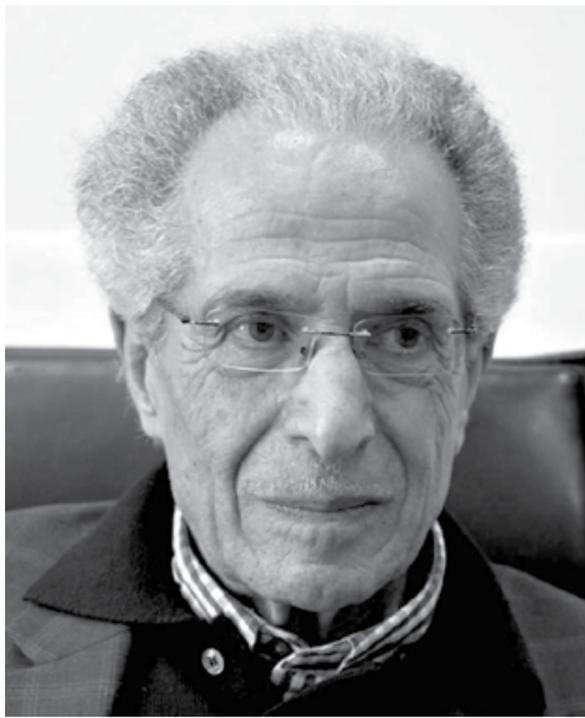
Le sous-titre du livre, « la fin des chagrins et des élégies », exprime cela d'une façon ironique. C'est en effet une critique des manières conventionnelles d'écrire qui sont très répandues dans le monde arabe; et malheureusement – ce jugement est peut-être trop sévère –, je ne vois rien d'autre que ces manières conventionnelles.

Waddah Charara: les morts, l'écriture et la culture arabe

Dans les articles réunis dans ce livre, j'ai tenté de pratiquer une forme d'écriture qui soit nuancée et contrastée: délier les éléments d'une vie qui a pris fin, les libérer de leur repli sur eux-mêmes, de leur fixation en un statut figé. Dans l'acte de comprendre la vie de quelqu'un au moment où la mort, selon l'expression de Malraux, transforme celle-ci en destin, il y a quelque chose qui est le contraire d'une cristallisation; quelque chose qui laisse la possibilité de se détacher de ce qui est devenu une image compacte et immobile. Je crois qu'il y aurait dans ces articles une sorte de projet en formation, celui d'une écriture qui serait romanesque, qui tiendrait compte de ce que le roman peut réaliser: permettre la coexistence d'éléments non harmonieux, qui partent un peu dans tous les sens, sur les deux plans temporel et spatial, et qui entraînent des associations d'idées, des retours en arrière, des anticipations. Ces paroles sont peut-être un peu trop prétentieuses, mais je pense qu'une pareille ambition sous-tend ces textes.

Vous n'avez pas été doux avec certains morts, notamment avec Mahmoud Darwich. Nous avons l'impression que ce que vous avez écrit sur certaines personnes est un règlement de compte.

En effet, il s'agit en quelque sorte d'un règlement de comptes dont la nature varie selon l'individu en question. Dans le cas de Mahmoud Darwich, quelqu'un que j'ai connu personnellement, il s'agit d'un différend profond. Je l'avais déjà critiqué violemment dans un texte antérieur à celui publié dans ce livre. En 1982, Darwich s'était attaqué dans les pages du quotidien *as-Safir* à un professeur de logique à l'Université libanaise, Adel Fakhoury. Celui-ci avait publié un recueil de poésie intitulé *Le Dioxyde de la douleur*, dans lequel il exprimait son mal de vivre. Alors, du haut de son piédestal, le poète de la nation traita de défaitiste ce simple professeur d'université, un alcoolique avéré et invétéré. Cela m'a paru mesquin et révélait



D.R.

une nullité totale sur les plans humain, intellectuel et poétique; j'ai donc écrit à l'époque qu'après les despotes militaires et leurs lois martiales, voici venu le temps du despote poétique. En outre, je trouve que les vers de Darwich ne sont pas ceux d'un poète, mais d'un rhéteur. C'est un orateur qui harangue les foules, qui prévoit les résonances de son vers, qui suscite ces résonances. Je pense qu'en général – et il y a bien sûr des exceptions –, la poésie arabe contemporaine ressemble à ce qu'est un péplum au cinéma.

Certains de vos écrits portant sur la culture et la littérature, et surtout un grand nombre des articles rassemblés dans ce nouveau livre, insinuent que la production culturelle dans le monde arabe est en général de piètre qualité... Qu'est-ce qui explique cet état de choses ?

En effet, j'ai rédigé en 1972 une thèse de doctorat intitulée *La Question de l'histoire dans la pensée arabe moderne*, et dans laquelle je crois avoir mis la main sur quelque chose que je n'ai malheureusement pas développé par la suite. Dans cette thèse, j'ai trouvé que, depuis près de deux siècles, les discours des intellectuels arabes sur ce qu'ils appellent la régression de leurs sociétés, ainsi que sur la possibilité d'une renaissance de celles-ci, n'atteignent par leur objet. Je demeure aujourd'hui proche de cette vision des choses: presque à chaque fois que le discours arabe (qu'il soit historique, politique, littéraire ou autre) essaie de saisir un objet, ou plutôt une forme, ce discours se bloque. J'appelle « forme » un ensemble ou un système presque autosuffisant de relations internes à une œuvre; une œuvre pourrait être un livre, une pièce de musique, un

événement historique, une institution, etc. Donc, à chaque fois que ce discours devrait saisir une forme dans ce sens-là – c'est-à-dire reconnaître une autonomie de logique et de fonctionnement

à cette forme –, il dissout son objet dans tout autre chose: dans des sentiments et des croyances. Ainsi, lorsque le discours historique s'occupe de l'islam, il ne l'envisage pas sous l'aspect d'un objet historique doté d'une certaine autonomie et ayant des relations à un contexte, à un avant et un après, mais il le considère comme une force créée, une évidence ou un objet de foi. Je pense que cette incapacité à saisir l'objet est en même temps – ce qui peut sembler paradoxal – une volonté ou un désir d'échapper à ce qui est perçu comme un carcan, c'est-à-dire la forme, avec ses règles et ses limites. Et je crois que ce refus est également repérable dans le roman arabe. L'essentiel dans un roman, c'est d'enclencher une trame qui, en un sens, ne renvoie qu'à elle-même. Un roman se nourrit bien sûr de son contexte, mais il demeure une forme qui fonctionne selon un régime d'autoréférence. Cette contrainte de logique interne, on la retrouve ne serait-ce que dans l'élément du ton. Alors, si tu commences un roman à la manière d'une épopée, et tu introduis ensuite des éléments picaresques, et puis après des fanfaronades, non seulement tu dérouteras le lecteur, mais tu perdras toi-même le fil.

Vous distinguez l'écrivain de l'intellectuel. Pouvez-vous expliquer en quoi consiste cette différence ?

C'est en fait une reprise de la distinction de Barthes entre l'écrivain et l'écrivain. L'écrivain, c'est celui par qui la langue devient problématique. Il ne cherche pas à convaincre et n'est donc pas mû par une volonté

argumentative; il se laisse entraîner par le mouvement même de l'écriture, un mouvement qui creuse et qui lui fait découvrir un objet autre que celui intellectuellement et intentionnellement visé. Écrire, c'est donner naissance à une forme. Quant à l'intellectuel, il est essentiellement un argumentateur, quelqu'un qui veut prouver et convaincre. Ce qu'il dit épuise son « dire », selon le terme employé par certains linguistes. Il n'y a nulle distance entre, d'une part, la virtualité de ce qu'il dit et d'autre part, ce qu'il dit effectivement, ce qu'il montre et expose. Dans des sociétés comme les nôtres, l'intellectuel est un agent au double sens du terme. C'est d'abord quelqu'un qui agit, qui veut agir; mais c'est aussi un agent au sens de délégué, de représentant d'un parti ou d'une idéologie, un préposé à l'explication, à l'enjolivement, à la fixation des objets. Il fige les objets, qui ne sont plus alors susceptibles d'évoluer, de se transformer, de se différencier et donc de susciter une multiplicité d'interprétations.

Vous considérez-vous comme un écrivain ou comme un intellectuel ?

Quand certains affirment qu'ils ne comprennent pas ce que j'écris, je me dis alors que je suis peut-être un écrivain. Mais ce que je suis véritablement, j'en laisse aux autres le jugement.

Propos recueillis par
TAREK ABI SAMRA

AHWAL AHL AL-GHAIBA: KHATIMAT AL-AZHAN WAL-MARATHI (LES ÉTATS DES ABSENTS: LA FIN DES CHAGRINS ET DES ÉLÉGIES) de Waddah Charara, éditions Riad el-Rayyes, 2018, 384 p.

Signature le 7 décembre à partir de 17h au Salon du livre arabe (Sea Side Arena, ancien Biel).

Récit

FRANÇOIS, PORTRAIT D'UN ABSENT de
Michaël Ferrier, Gallimard, 2018, 240 p.

Il n'est pas écrit « roman » sur la couverture de *François, portrait d'un absent* de Michaël Ferrier, lauréat du prix Décembre 2018, parce que ce n'est pas une fiction. Pourtant c'est le roman d'une amitié et le roman d'un deuil. Mais Michaël Ferrier a su éviter ce qui menace la plupart des livres de deuil, le pathos. On apprend au début que François est mort. Quand dans la nuit, à Tokyo, où il vit, sonne le téléphone de Michaël Ferrier. François et sa fille se sont noyés, emportés par une vague.

Ensuite, dans une composition très musicale – « ouverture au noir », trois parties, et une « coda » –, c'est la vie de François et de ses amis, de la prépa du lycée Lakanal à ces funestes vacances, que l'on découvre avec joie, grâce à une écriture pleine de délicatesse. « La littérature est l'art du deuil par excellence », écrit Ferrier. *Le vrai tombeau c'est l'oubli.*

Ce François, qui est avant tout « un drôle de corps, comme le dit le titre d'une pièce de Couperin, musicien qu'il aimait tant », on ne l'oubliera pas. On voudrait même le rencontrer, partager avec lui les musiques qu'il aime, non seulement Couperin, mais Theloniou Monk, personnage essentiel dans sa vie comme dans le livre. On est avec lui et ses copains, internes à Lakanal, dans leurs soirées assez arrosées et parfois agrémentées d'un peu d'herbe défendue.

Comment cette amitié survit-elle à la séparation? À la fin de la prépa, il faut passer le concours de l'École normale supérieure. Dans la bande de Lakanal, certains intègrent l'École, comme

Michaël Ferrier: l'art du deuil



D.R.

Michaël Ferrier, d'autres ratent le concours, comme François. « Rien n'est plus difficile que de parler de l'amitié », car elle est indéfinissable: « Il faut se rendre à l'évidence. Dans la grande confusion du monde, personne ne sait ce qu'est l'amitié. Même Montaigne, le grand Montaigne, notre maître à tous, n'a pas su quoi en dire, s'en tirant cependant par une pirouette magnifique; Parce que c'était lui, parce que c'était moi. C'est une des phrases les plus drôles de Montaigne, juste par sa drôlerie même. Par sa simple formulation, elle nous le dit: l'amitié est une évidence claire en même temps qu'un savoir se dérobe. »

François a décidé d'aller au bout de sa passion: le cinéma. Il passe des journées au studio Bertrand, jusqu'à sa fermeture en 1986. Ensuite, il est temps de se mettre derrière la caméra et de faire un film, *Thierry, portrait d'un absent* – sur un jeune SDF – qui donne son titre au livre de Michaël Ferrier. En 1992, ce dernier part pour le Japon et y reste. Mais l'amitié est plus forte que la distance. François et Michaël s'écrivent de longues lettres – il n'y a pas encore de courrier électronique. François vient au Japon, le pays le fascine.

Un jour, vingt ans après le lycée Lakanal où les deux amis faisaient des projets qui n'ont pas abouti, ils ont la très mauvaise idée de vouloir travailler ensemble. S'ensuit une brouille. « Aucun raisonnement ne peut jamais nous assurer de l'effectivité d'une amitié (...) C'est le lien le plus fragile, le plus ténu – et en même temps, parce qu'il engage un positionnement interne de tous les instants, c'est le plus puissant. » Heureusement, la brouille ne dure pas.

Le « tombeau » est un genre littéraire à part entière, mais ce n'est pas exactement ce que Michaël Ferrier a fait avec François, portrait d'un absent. Car c'est aussi un autoportrait et un hommage à une jeunesse plus insouciant que celle d'aujourd'hui. C'est le onzième livre de Michaël Ferrier. Il a publié des essais, des romans, et deux autres récits, *Fukushima, récit d'un désastre* (Gallimard, 2012), *Mémoires d'outre-mer* (Gallimard, 2015). Ce récit partait sur les traces de son grand-père. Avec *François, portrait d'un absent*, Michaël Ferrier se rapproche encore plus de lui-même, en redonnant vie à un autre disparu.

JOSYANE SAVIGNEAU

Nouvelles

Milton Hatoum, un Oriental dans l'immensité

LA VILLE AU MILIEU DES EAUX de Milton Hatoum, traduit du brésilien par Michel Riaudel, Actes Sud, 2018, 160 p.

Comme pour faire patienter ses lecteurs fervents jusqu'à la parution, en 2019, de son prochain roman, *La Nuit de l'attente*, premier volume d'une trilogie (il achève actuellement le deuxième tome, intitulé *Le Lieu le plus sombre*) dont le héros habite à Paris, comme lui-même dans les années 70-80, Milton Hatoum glisse dans cette rentrée littéraire un petit volume de nouvelles, *La Ville au milieu des eaux*, dont la plupart ont pour cadre la ville de Manaus, capitale de l'État brésilien d'Amazonas.

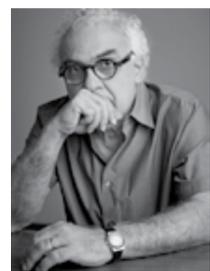
C'est là que vit aujourd'hui l'écrivain, après avoir pas mal pérégriné et notamment enseigné à Berkeley, en Californie. Tout ça parce que son grand-père, en 1904, à l'époque du boom du caoutchouc, était parti de Beyrouth pour Recife, puis Belem, Manaus et Rio Branco, avant de regagner le Liban en 1913. À Beyrouth, le père de Milton a « grandi en écoutant des histoires sur l'Amazonie », au point de décider d'y aller voir par lui-même, en 1938. Il y a rencontré sa future femme, dont la famille s'était installée à Manaus bien auparavant, et ils se sont mariés. C'est pour cela que Milton Hatoum fait partie des « 8 ou 10 millions de Brésiliens d'origine arabe, descendants d'immigrés syriens ou libanais installés partout au Brésil », raconte-t-il.

Cette histoire familiale, ses racines, resurgissent sous sa plume, ici, au détour d'une nouvelle. Dans « La nature se rit de la culture »,

la matriarche Émilie, grand-mère libanaise, met un point d'honneur à chanter en français plutôt qu'en arabe les chansons apprises dans

sa jeunesse beyrouthine, en l'honneur de deux de ses hôtes venus de France: Armand Verne, un philanthrope qui a pris fait et cause pour les Indiens d'Amazonie déjà menacés par la « civilisation » des Blancs (et l'on n'était encore qu'à la fin des années 50), et Félix Delatour, un géant breton excentrique qui a vécu à Manaus en enseignant sa langue, avant de s'embarquer, en 1971, sur le Rio Negro, le fleuve sur la rive gauche duquel se situe la ville, et n'a plus jamais donné de ses nouvelles.

Ce texte, l'un des quatorze du recueil, certains totalement inédits, d'autres déjà publiés dans la presse brésilienne ou internationale, d'autres encore parus dans des anthologies collectives, est révélateur du climat qui règne à chaque page: une moiteur tropicale oppressante, le sentiment que la ville de Manaus est une île gigantesque au milieu de nulle part, qu'on ne saurait s'en échapper, sinon par le fleuve et à ses risques et périls. Ce fleuve, qui



D.R.

À Beyrouth, le père de Milton a « grandi en écoutant des histoires sur l'Amazonie », au point de décider d'y aller voir par lui-même, en 1938.

lance éternel de ces espaces infinis m'effraie. » L'une de ses nouvelles s'intitule « Un Oriental dans l'immensité ». Voilà une définition qui lui convient parfaitement.

fascine et où tout le monde veut naviguer: un vieil amiral indien, par exemple, ou qui se fait passer pour tel, un certain Rajiv Kumar Sharma, drôle et polyglotte, qui compare la situation de son pays avec celle du Brésil sur le plan des coupures de courant, entre autres; ou encore Moamadé, le vieux colporteur, qui commerce sur l'Amazone grâce au bateau du capitaine Dalberto, et en rapporte les histoires les plus invraisemblables. Il y a encore ce vieux savant biologiste japonais, Kurokawa, venu un jour faire sur le Rio Negro une promenade inoubliable et qui, quatre ans après, décédé, fait revenir ses cendres ici, afin qu'elles soient dispersées dans ce fleuve qu'il avait tant aimé.

« Quand je remonte le Rio Negro, nous a confié Milton Hatoum, l'immensité et le mystère des eaux et de la forêt me rappellent la phrase de Pascal: "Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraie." » L'une de ses nouvelles s'intitule « Un Oriental dans l'immensité ». Voilà une définition qui lui convient parfaitement.

JEAN-CLAUDE PERRIER

À propos de l'inauguration de la BNL

Pour une Bibliothèque véritablement nationale, enfin ouverte au public !

L'ouverture de la Bibliothèque nationale du Liban, 20 ans après le début du chantier de sa reconstruction, est paradoxalement précipitée. Cette pétition, publiée dans plusieurs quotidiens, s'interroge sur l'opportunité de l'inauguration hâtive qui a eu lieu mardi passé et pointe du doigt les lacunes administratives, opérationnelles et techniques dont souffre encore cette institution.

Le 4 décembre, inauguration de la Bibliothèque nationale du Liban, événement que vous avez attendu près de 20 ans, la promesse vous en a été faite dès 1999 de faire renaître cette institution, garante de la mémoire du pays, abritant les traces écrites des idées qui se sont échangées ici, les récits de tous ceux qui sont venus d'ici ou d'ailleurs clamer haut et fort leurs convictions, exprimer leurs rêves, relater leur vie. C'est ici que le chercheur trouverait les ressources pour décrire l'histoire du pays, en démêler les complexités et en dessiner l'avenir...

Cette Bibliothèque, vous l'avez imaginée comme un espace ouvert, source de connaissances, lieu de rencontre des cultures, de préservation du patrimoine

écrit, de mise en valeur des expressions culturelles variées, un lieu où se mélangent les expressions culturelles et viennent se ressourcer les créateurs.

Mais nous voilà tous une fois de plus floués. Ce projet, où nombreux se sont investis depuis 20 ans, ministres, intellectuels, fondations culturelles, bibliothécaires, architectes, gestionnaires, amis de la BNL, pour renouveler les bases de l'Institution nationale, n'est plus que prétexte à une plaque au nom du ministre en poste. Cérémonie qui n'est pas la première : par trois fois on a déjà convié les journalistes, fait venir la télévision, posé la première pierre, annoncé une ouverture prochaine.

À chaque fois, c'est un mirage au lendemain duquel les portes se referment et murent notre mémoire. Il est vrai que nous sommes coutumiers de telles pratiques. Tout écrin dédié à notre histoire collective est entrouvert par intermittence, tel « Beyt Beyrouth » et sa bibliothèque, nous contraignant à n'avoir qu'un aperçu parcelaire et fragmenté sur une histoire ô combien morcelée.

Inaugurer des institutions sans les doter d'une âme qui les anime revient à en nier la fonction et la vocation. Bien qu'un organigramme adapté aux besoins de l'institution ait été élaboré par le comité scientifique, il n'a pas été décrété à ce jour. Les principes mêmes sur les-

quels se fonde une Bibliothèque nationale, ses missions seront-ils aujourd'hui relégués aux oubliettes ?

Par ailleurs, les décrets instaurant le Conseil d'administration censé donner une garantie de bonne gouvernance n'ont pas encore vu le jour. Les membres de ce conseil ont pourtant été nommés, certes sur la base du seul critère de l'équilibre confessionnel et politique au mépris de la représentation adéquate des divers secteurs de la production et de la diffusion des biens culturels en général et des livres en particulier. Il est donc vain d'apposer une énième plaque sur le fronton de la BNL sans qu'il soit prévu un nombre suffisant de person-

nel qualifié pour l'accueil ou l'accompagnement des divers publics vers les ressources de la bibliothèque.

En fait, un travail sérieux et de fond a été mené depuis plus de 15 ans sur les collections, patiemment triées, nettoyées, restaurées, inventoriées, cataloguées par des bibliothécaires diplômé(e)s, compétent(e)s, expérimenté(e)s, formé(e)s au sein du projet, maniant les standards professionnels les plus avancés. Tout ce labeur s'est traduit par un catalogue informatisé des collections qu'il est plus que temps de mettre en ligne.

Afin d'éviter que cette institution ne soit, à l'image de nom-

breuses initiatives publiques, vidée de son sens et que ses objectifs ne soient détournés, nous, intellectuels, auteurs, artistes, éditeurs, enseignants, bibliothécaires, lecteurs... exigeons une institution d'excellence où les compétences les plus multiples œuvrent en synergie pour préserver, mettre en valeur notre patrimoine culturel, et le rendre accessible à tous.

Nous réclamons une Bibliothèque nationale qui soit, pour chaque citoyen, un lieu ouvert, inclusif et privilégié où il peut puiser les éléments nécessaires à la libre construction d'une identité culturelle riche de notre diversité. Nous réclamons une Bibliothèque nationale enfin ouverte au public.

MOHAMMAD ABI SAMRA, TAREK ABI SAMRA, FIFI ABOU DIB, ABOUDY ABOU JAOUDEH, MIRNA RANDA ASMAR, ROGER ASSAF, AKL AWI, RITTA BADDOURA, TANIA BAKALIAN, NAJWA BARAKAT, MELHEM CHAOU, NADA CHAOU, PAUL CHAOU, CHAZA CHARAFEDDINE, FATIMA CHARAFEDDINE, ZEINAB CHARAFEDDINE, AZZA CHARARA, BASMA CHEBANI, NADA CORBANI AKL, ANTOINE COURBAN, HASSAN DAOU, ZAHIDA DARWICHE JABBOUR HIND DARWISH, JABBOUR DOUAIHY, ADNAN EL-AMINE, RACHID EL-DAIF, HANAN EL-HAJI ALI, ANTOINE EL-KHOURY TAWK, SAOUD EL-MAWLA, MOHAMMED EL-RAWAS, MONA FAYAD, MAYA GHANDOUR HERTZ, JOUMANA HADDAD, MICHEL HAJJI-GEORGIU, MARWAN HAMADÉ, CAROLINE HATEM, JAD HATEM, MICHEL HELOU, BAHJI HOJEIGE, IMANE HUMAYDAN, SAMAH IDRISSE, JEAN JABBOUR, JOSEPH KAI, HOUDA KASSATLY, GÉRARD KATCHERIAN, ISSAM KHALIFA, GISÈLE KHOURY, RITA MAALOUF, GHASSAN MAASRI, GEORGIA MAKHLOUF, ISSA MAKHLOUF, CHARIF MAJDALANI, ZIAD MAJED, ZIYAD MAKHOUL, CHIBLI MALLAT, PAUL MATTAR, ALEXANDRE MEDAWAR, TAREK MITRI, NADA MOGHAIZEL NASR, YOUSSEF MOUAWAD, YVONNE MOURANI, SELIM MOUZANNAR, YASMINE NACHABEH, ALEXANDRE NAJJAR, CÉSAR NAMMOUR, MICHEL NAWFAL, LEILA REZK, EDMOND RIZK, WISSAM SAADÉ, IBRAHIM SADER, NABIL SADER, HAZEM SAGHIEH, NOUR SALAMÉ, FARÈS SASSINE, SAMIR SAYEGH, NADA SEHNAOUI, ALAWIYA SOBH, FADY STÉPHAN, MAUD STÉPHAN, ÉMILIE SUEUR, FAYSAL SULTAN, MAHA SULTAN, JAD TABET, YAKZAN TAKI, AHMAD TALEB, NAYLA TAMRAZ, MICHEL TOUMA, FAWWAZ TRABOULSI, NAWAL TRABOULSI, MICHÈLE WARDEH, ABDO WAZEN, FAWZI YAMMINÉ, ELSA ZAKHIA,

Les signataires

ABOUZEID, PAUL ACHKAR, RASHA AL-AMIR, MURIELLE ALBINA, SANAA AL-JAK, ZEINA ARIDA, ABBAS BAYDOUN, AHMAD BEYDOUN, DALAL BIZRI, HALA BIZRI, ANTOINE BOULAD, MELHEM CHAOU, NADA CHAOU, PAUL CHAOU, CHAZA CHARAFEDDINE, FATIMA CHARAFEDDINE, ZEINAB CHARAFEDDINE, AZZA CHARARA, BASMA CHEBANI, NADA CORBANI AKL, ANTOINE COURBAN, HASSAN DAOU, ZAHIDA DARWICHE JABBOUR HIND DARWISH, JABBOUR DOUAIHY, ADNAN EL-AMINE, RACHID EL-DAIF, HANAN EL-HAJI ALI, ANTOINE EL-KHOURY TAWK, SAOUD EL-MAWLA, MOHAMMED EL-RAWAS, MONA FAYAD, MAYA GHANDOUR HERTZ, JOUMANA HADDAD, MICHEL HAJJI-GEORGIU, MARWAN HAMADÉ, CAROLINE HATEM, JAD HATEM, MICHEL HELOU, BAHJI HOJEIGE, IMANE HUMAYDAN, SAMAH IDRISSE, JEAN JABBOUR, JOSEPH KAI, HOUDA KASSATLY, GÉRARD KATCHERIAN, ISSAM KHALIFA, GISÈLE KHOURY, RITA MAALOUF, GHASSAN MAASRI, GEORGIA MAKHLOUF, ISSA MAKHLOUF, CHARIF MAJDALANI, ZIAD MAJED, ZIYAD MAKHOUL, CHIBLI MALLAT, PAUL MATTAR, ALEXANDRE MEDAWAR, TAREK MITRI, NADA MOGHAIZEL NASR, YOUSSEF MOUAWAD, YVONNE MOURANI, SELIM MOUZANNAR, YASMINE NACHABEH, ALEXANDRE NAJJAR, CÉSAR NAMMOUR, MICHEL NAWFAL, LEILA REZK, EDMOND RIZK, WISSAM SAADÉ, IBRAHIM SADER, NABIL SADER, HAZEM SAGHIEH, NOUR SALAMÉ, FARÈS SASSINE, SAMIR SAYEGH, NADA SEHNAOUI, ALAWIYA SOBH, FADY STÉPHAN, MAUD STÉPHAN, ÉMILIE SUEUR, FAYSAL SULTAN, MAHA SULTAN, JAD TABET, YAKZAN TAKI, AHMAD TALEB, NAYLA TAMRAZ, MICHEL TOUMA, FAWWAZ TRABOULSI, NAWAL TRABOULSI, MICHÈLE WARDEH, ABDO WAZEN, FAWZI YAMMINÉ, ELSA ZAKHIA, KHALED ZIADEH, MAHMOUD ZIBAWI.

Roman

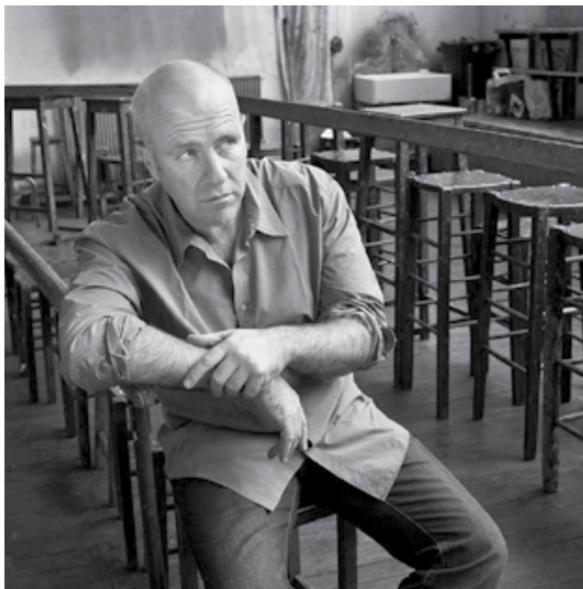
Jeux de miroirs, mise en abyme et mensonges

PREMIÈRE PERSONNE de Richard Flanagan, traduit de l'anglais (Australie) par France Camus-Pichon, Actes Sud, 2018, 400 p.

Une auteure américaine à succès, Emily Coppin, prétend dans les dernières pages du roman de l'Australien Richard Flanagan, *Première personne*, que la fiction est morte et qu'il ne reste plus devant les écrivains que l'autobiographie. Pour se connaître. C'est quelque part ce qu'entreprend Kif Kehlmann mais de manière détournée et imprévue lorsqu'il accepte de faire le nègre pour écrire les mémoires d'un escroc notoire, Sigfried Heidl, alias Sigg. Le vis-à-vis entre le romancier en herbe et le bandit ami des banques durera tout le long des 400 pages du livre et se poursuivra même après le suicide de ce dernier.

Mais avant ce jeu de miroirs entre le narrateur Kif et son « sujet », Richard Flanagan (auteur de sept romans dont l'un fut récompensé par le Man Booker Prize en 2014)

ajoute une couche d'autofiction en racontant sa propre histoire pour compléter la mise en abyme et vérifier par ailleurs que le meilleur sujet de roman est l'écriture elle-même. Il change noms et prénoms et recopie presque à l'identique un épisode de ses débuts d'écrivain qui, il faut le constater, ne manque pas de piquant. Un escroc allemand du nom de John Friedrich qui avait subtilisé quelques centaines de milliers de marks dans son pays natal, y simule sa propre mort pour réapparaître sous un autre nom dans les années soixante-dix à Melbourne où il deviendra directeur d'une association pour la prévention des risques industriels. Il réussira, à partir de cette couverture, à arnaquer les banques australiennes pour des centaines de millions de dollars cette fois-ci. Les autorités australiennes finissent par l'attraper et une fois en instance de jugement, il recourt aux services d'un jeune écrivain originaire de Tasmanie, Richard Flanagan, pour écrire ses Mémoires dans un délai strict de six semaines et en échange de dix mille dollars.



D.R.

Le bandit est philosophe, manipulateur, évolue dans une zone incertaine entre la vérité et l'illusion, la réalité de ses crimes et l'absurdité

de l'existence. Le « nègre » est coincé, il avait commencé sans trop de conviction à rédiger son propre roman et se retrouve acculé à fournir

le nouveau manuscrit dans un délai toujours trop court, il a un besoin vital de l'argent tandis que sa femme accouche de jumeaux qui s'ajoutent à une fille. Le décor est planté mais chacun des protagonistes essaie de dépasser le rôle qui lui est désigné. Ainsi, l'enjeu n'est plus pour l'un de blanchir sa réputation en arrangeant l'histoire de sa vie ni pour l'autre de subvenir à ses besoins vitaux. Il y a quelque chose de plus « métaphysique » dans l'air. Quelque chose en rapport avec la vérité inaccessible et le leurre prédominant dans la version du monde selon Tebbe (inspirateur de Nietzsche?) ou dans les petits mensonges à répétition qui déstabilisent l'écrivain et le font douter de ses quelques convictions sur l'amour, l'amitié et bien sur la morale. Et nous suivons un processus programmé d'identification où l'homme d'affaires véreux finit par coloniser mentalement le « lettré », entraînant dans une spirale autodestructrice... Du moment où Kif Kehlmann décide, devant le refus de Zigg, à fournir des détails

sur sa vie, à inventer lui-même cette vérité insaisissable, tout se brouille : « Plus j'inventais Heidl sur la page, plus la page devenait Heidl, et plus Heidl devenait moi – et moi la page; et le livre moi; et moi Heidl. » Et même mieux : « Le livre que j'écrivais racontait mon histoire et, n'étant plus moi-même, je devenais enfin moi. »

Première personne est hanté par la figure et le destin d'un escroc corrompu corrompu mais c'est surtout, comme on le constate, un livre sur la fiction véhiculée par les mots : « On m'avait dit que les mots étaient un miroir, mais je les voyais plutôt comme une lune transformant ce qu'ils éclairaient de leur lumière mouante et argentée en quelque chose qui frayait toujours plus ou moins avec le mystère. »

Le dernier roman de Flanagan, avec un rythme parfois lent et des séquences répétées, est riche en recoins obscurs et en considérations de première main sur la fiction comme outil de perversion.

JABBOUR DOUAIHY

Publicité

L'ORIENT DES LIVRES

EN LIBRAIRIE

RACHID EL-DAÏF	KHALED KHALIFA	ELIAS KHOURY	ADA JREISSATI	SAMIR KASSIR	COLLECTIF	ALAA EL ASWANY
La minette de sikirida	La mort est une corvée	Les enfants du ghetto Je m'appelle Adam	Or la vie	La guerre du Liban De la dissension nationale au conflit régional	Short La nouvelle bande dessinée arabe	J'ai couru vers le Nil